



PL

N

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



RENÉ DU GUAY - TROUIN

VIE
DE RÉNÉ
DU GUAY-TROUIN,

Lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

PAR M. RICHER.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

René du Guay-Trouin tient un des premiers rangs parmi les héros de la marine françoise. Il sut commander dans un âge où le commun des hommes est à peine en état d'obéir. La cour, instruite de ses combats et de ses triomphes, l'éleva aux dignités. Les récompenses augmenterent son zele : il en méritoit toujours de nouvelles. Voulant être encore utile après sa mort, il a laissé des mémoires, où la jeunesse qui se destine à suivre la même carriere que lui, trouve les instructions nécessaires pour remplir ses devoirs, et peut prendre

cette noble émulation qui conduit à la véritable grandeur. C'est d'après ses mémoires, que nous avons écrit sa vie. Nous y avons ajouté quelques faits, que sa modestie lui avoit fait omettre. La vie des grands hommes ne peut être trop détaillée. En 1761, l'académie françoise jugea du Guay-Trouin digne d'occuper la plume des plus habiles écrivains : elle proposa son éloge pour le prix d'éloquence, et couronna celui de M. Thomas, qu'elle a depuis admis au nombre de ses membres.

VIE
DE
DU GUAY-TROUIN.

RENÉ DU GUAY-TROUIN naquit à Saint-Malo le 10 de juin 1673, d'une famille de négocians. Son pere y commandoit ordinairement des vaisseaux marchands, et les armoit en guerre, si-tôt qu'elle étoit déclarée entre la France et quelque puissance étrangere : il s'acquit la réputation d'un homme très-brave et d'un habile marin; épousa la fille d'un des principaux bourgeois de Saint-Malo ; en eut

quatre fils : l'ainé prit le nom de du Guay de la Barbinaís. Son intelligence et son activité lui procurerent la place de consul à Malgues en Espagne ; il se livra ensuite tout entier, au soin de seconder son frere dans ses armemens et ses entreprises. Ce frere, auquel il se faisoit une loi d'être utile, est celui dont nous traçons l'histoire : il prit le nom de du Guay-Trouin. Les deux jeunes périrent en servant l'état dans la marine. René du Guay-Trouin fixera seul notre attention, et nous ne parlerons de ses freres qu'autant que son histoire le demandera. Suivons-le dans sa jeunesse.

Ses parens l'envoyerent à Rennes ; le mirent dans un college,

et se hâterent de lui faire prendre la tonsure : leur intention étoit de le faire passer en Espagne, dans l'espérance que l'evêque de Malgues, frere naturel de Philippe IV, lui feroit obtenir un bénéfice considérable. Ce prélat s'étoit acquis, par son mérite, beaucoup de crédit à la cour, et protégeoit la famille des du Guay: depuis plus de deux siécles, elle possédoit, de pere en fils, le consulat de Malgues. Les inclinations du jeune du Guay étoient éloignées des vues d'intérêt que son pere et sa mere avoient sur lui : il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit monter sur les vaisseaux et aller chercher la gloire au milieu des hazards. Il faisoit sa rhétorique à Rennes,

lorsque son pere mourut. N'étant plus retenu par cette crainte respectueuse qu'un pere inspire à ses enfans, il fit connoître ses intentions à sa mere, la pria de l'envoyer à Caen pour faire sa philosophie et ses exercices. Arrivé dans cette ville, où une célebre académie attire des jeunes gens de toutes les provinces du royaume, aussi bien que des pays étrangers, et n'ayant personne qui le guidât dans sa conduite, il se laissa aller au torrent qui entraîne ordinairement un jeune homme bouillant et livré à lui-même; abandonna ses études; ne s'occupa que du jeu, de la danse et des armes : il passoit une partie de son tems dans les salles. Son adresse lui donna de

la confiance ; il proposa un jour à un de ses camarades, qui étoit son parent, et fort adroit à faire des armes, de tirer à la muraille avec leurs épées. Son camarade y consentit : ils tirerent l'épée, se porterent d'abord quelques bottes avec ménagement ; s'animerent insensiblement ; percerent réciproquement la manche de leur habit : la scène alloit devenir sanglante ; mais leur hôtesse, entendant le bruit des épées, accourut et les sépara. La tête du jeune du Guay s'échauffa au point qu'il résolut d'éprouver s'il se tireroit heureusement d'un combat effectif. Il chercha querelle à plusieurs de ses camarades ; attaqua même un soir un académiste, beaucoup plus âgé

que lui ; ils mirent l'épée à la main ; se presserent vivement. L'académiste le joignit, chercha à le désarmer ; mais son pied glissa ; il tomba et attira du Guay sur lui. Le bruit qu'ils firent, fut entendu d'un caffé qui étoit peu éloigné : plusieurs personnes en sortirent et les séparerent. L'académiste rencontra deux de ses camarades ; et, indigné d'avoir été attaqué si mal-à-propos, il revint avec eux sur ses pas pour assommer du Guay ; mais un gentilhomme qui se trouva là par hazard, fut touché de la grande jeunesse du dernier, en eut compassion, le tira d'entre les mains des académistes ; l'emmena souper et coucher à son auberge. Dès ce moment, du Guay lia une étroit

étroite amitié avec ce gentilhomme : ils devinrent inséparables. C'étoit la connoissance la plus dangereuse que du Guay pût faire : ce gentilhomme étoit très-brave, joignoit beaucoup d'esprit à une très-belle figure, avoit les manieres fort engageantes; mais il aimoit le vin et le jeu, savoit empêcher la fortune de lui être contraire, et avoit, pour les femmes, une passion qui alloit jusqu'à la débauche la plus outrée. Voilà l'école où le fameux du Guay-Trouin se trouva dans sa jeunesse : il falloit une ame aussi élevée que la sienne, pour ne pas aller à une perte certaine. Son ami se trouva sans argent peu de jours après qu'ils eurent lié ensemble, parce qu'il

n'avoit pas trouvé l'occasion de faire usage de ses talens pour le jeu. Du Guay reçut un quartier de sa pension ; lui prêta ; le gentilhomme le perdit au jeu, et ils se trouverent tous deux fort à l'étroit. Un des parens de du Guay qui arriva à Caen pour voir la foire franche, les tira d'embarras. Il avoit amené avec lui un homme d'un caractere à peu près semblable à celui de l'ami du jeune du Guay. Un soir qu'ils étoient allés à la foire, cet homme fut surpris en jouant quelques-uns de ses tours ordinaires. Ceux qu'ils vouloient tromper, l'attaquerent et l'auroient maltraité, si ses trois camarades n'eussent mis promptement l'épée à la main pour le débarrasser. Le filou prit la fuite

et laissa les autres dansl'embarras ; mais leur agilité et leur adresse les en tira. Le jeune du Guay montra tant de bravoure dans cette occasion, que son parent, qui étoit ce qu'on appelle vulgairement un *bréteur*, le crut très-propre à lui servir de second dans l'occasion ; lui proposa d'aller à Paris avec lui, promit d'en faire la dépense. Du Guay accepta la proposition, et ils ne tarderent pas à partir. Lorsqu'ils furent arrivés à Rouen, le parent de du Guay demanda des nouvelles d'une fille avec laquelle il avoit vécu, et qu'il aimoit encore. Ayant appris qu'un homme de marque en étoit devenu amoureux, l'avoit fait enlever et la tenoit renfermée, il résolut de la lui

ravir. Il annonça son projet à du Guay et à un autre jeune homme de Rouen, avec lequel il s'étoit lié. Ils se rendirent tous trois à l'endroit où la fille étoit détenue, enfoncerent les portes de la maison, même en plein jour; mirent les domestiques en fuite; emmerent la fille. Le parent de du Guay se hâta de sortir de Rouen avec elle; la conduisit à un village situé sur le chemin de Paris; chargea du Guay d'aller prendre leurs malles à l'auberge, et lui donna rendez-vous au village qu'il lui indiqua.

Si-tôt que l'homme de marque fut averti qu'on avoit enlevé sa maîtresse, il mit la maréchaussée à la poursuite des ravisseurs. Les archers allerent d'abord à l'auberge

où logeoient du Guay et son parent : du Guay les apperçut de la fenêtre de sa chambre, lorsqu'ils étoient dans la cour; il s'échappa par une porte de derriere, et se rendit au village qu'on lui avoit indiqué. Il y trouva son parent qui se livroit à l'amour et au vin. Il voulut oublier le danger auquel il avoit été exposé avec celle qui l'avoit occasionné; mais son parent s'y opposa. Ils mirent l'épée à la main, et commencerent un combat qui seroit peut-être devenu funeste, si la fille effrayée n'eût poussé les plus grands cris et ne se fût jetée entre les deux épées. Ses cris attirerent les gens de l'auberge qui firent cesser le combat. Lorsque du Guay eut repris son sang-froid,

il apparçut le précipice sur le bord duquel il se trouvoit, eut horreur lui-même de ce qu'il avoit fait, forma le projet de quitter son parent, pour lequel il avoit conçu une juste indignation ; lui dit qu'il vouloit retourner à Caen ; le força de lui remettre 24 liv. le quitta avec la résolution de ne jamais le revoir.

Si-tôt que du Guay fut arrivé à Caen, il alla voir son ami le joueur, le trouva dans une position plus avantageuse qu'il n'étoit lorsqu'il l'avoit quitté. Ayant regagné tout ce qu'il avoit perdu, et beaucoup au-delà, il rendit à du Guay ce qu'il lui avoit emprunté, et le força d'accepter vingt pistoles de plus. Du Guay se voyant une

somme d'argent assez honnête, forma le projet d'aller à Paris, et se mit en chemin malgré les instances de son ami. Lorsqu'il y fut arrivé, il entra dans une auberge qui étoit dans la rue de Richelieu. A peine étoit-il assis, qu'il vit entrer un domestique qui demanda deux bouteilles de vin de Bourgogne pour *M. Trouin de la Barbinais*: c'étoit son frere. La guerre étant déclarée entre la France et l'Espagne, il avoit été obligé de sortir de Malgues où il étoit consul de France, comme on l'a déja dit, et étoit venu loger dans la rue de Richelieu, vis-à-vis de l'auberge où le jeune homme du Guay s'etoit par hazard arrêté. Il questionna le domestique, et con-

nut, par ses réponses, qu'il appartenoit à son frere ainé. Aussi-tôt il sentit la faute qu'il avoit faite de quitter ses études et de se rendre à Paris, sans en instruire ses parens : les réflexions qui lui venoient en foule, l'effrayerent : il eut encore peur de rencontrer son frere et d'en recevoir les reproches qu'il sentoit mériter. Il ne prit pas le tems d'achever son repas, sortit de l'auberge, même de Paris, reprit promptement la route de Caen : il croyoit toujours voir son frere qui le poursuivoit. Du Guay-Tsouin avoit l'ame assez honnête pour sentir, dès sa jeunesse, qu'il est honteux d'être surpris en faute. Quinze jours après qu'il fut arrivé à Caen, son frere eut occasion de passer

par cette ville : s'informa de sa conduite, apprit qu'il n'en tenoit pas une réguliere, en informa leur mere, qui se hâta de rappeler le jeune du Guay à S. Malo.

Il y arriva au commencement de 1689. La guerre étoit alors allumée contre l'Angleterre et la Hollande ; on armoit à S. Malo des vaisseaux en course. Il demanda et obtint la permission de s'embarquer en qualité de volontaire, sur une frégate nommée *la Trinité*, de 18 canons, que sa famille faisoit armer, pour aller contre les ennemis de l'état.

Voilà du Guay-Trouin à l'abri des dangers auxquels la jeunesse bouillante est toujours exposée au milieu des grandes villes ; mais il

va bientôt être environné par cette multitude de périls qui menacent sans cesse l'homme de mer. La fortune sembla vouloir l'éprouver pendant sa premiere campagne; lui faire connoître tout ce qu'il y a de plus terrible sur cet élément, afin qu'il n'en fût plus effrayé. Il fut continuellement tourmenté par le mal de mer: la frégate sur laquelle il étoit, prit un vaisseau anglois chargé de sucre et d'indigo; et, pendant qu'elle le conduisoit à S. Malo, elle fut surprise au milieu de la nuit par un coup de vent du nord qui la jeta sur les côtes de Bretagne, au milieu d'un grand nombre d'écueils, où elle fut obligée de mouiller toutes ses ancres, d'amener les basses ver-

gues, ses mâts de hune, et pour derniere ressource, de mettre sa chaloupe à la mer; mais elle fut engloutie dans les brisans des rochers. L'équipage, persuadé que la frégate alloit avoir le même sort, étoit dans la consternation, et regardoit sa perte comme certaine; mais le vent passa tout-à-coup au sud, fit pirouetter la frégate et la poussa aussi loin des écueils que la longueur de ses cables pouvoit le permettre. La tempête s'appaisa; la mer se calma; on alla relever la prise qui avoit été poussée sur des vases où elle avoit échoué, et on arriva le lendemain à Saint-Malo.

Si-tôt que la frégate eut été carénée, elle remit à la mer pour aller encore en croisiere. Les incommo-

dités que le jeune du Guay-Trouin avoit essuyées, les dangers auxquels il avoit été exposé, ne le rebuterent point, il voulut encore monter dessus. A peine la frégate fut en pleine mer; qu'elle rencontra un corsaire de Flesssingue qui étoit aussi fort qu'elle. Ceux qui composoient son équipage, étoient trop braves pour hésiter un seul instant à attaquer le corsaire : c'étoient des Malouins. Ils l'aborderent de long en long : le maître d'équipage de la frégate voulut avoir la gloire de sauter le premier sur le vaisseau ennemi; mais il tomba entre les deux vaisseaux qui se joignirent dans ce moment, l'écraserent et firent rejaillir une partie de sa cervelle sur les habits de du Guay-

Trouin

Trouin qui étoit auprès de lui et se préparoit aussi à s'élancer sur le corsaire. Ce spectacle horrible l'arrêta un instant : il sentit que n'étant pas autant accoutumé aux mouvemens des vaisseaux que ce malheureux qu'il venoit de voir périr, il pourroit essuyer le même genre de mort. Si-tôt que les vaisseaux furent accrochés, les Malouins s'élancerent sur le corsaire. l'enleverent l'épée à la main, après avoir soutenu trois abordages consécutifs. Du Guay-Trouin, dont la frayeur s'étoit promptement dissipée, montra tant de valeur qu'il reçut les éloges de tout l'équipage.

Cette campagne fit connoître à du Guay-Trouin toutes les horreurs d'un naufrage, celles d'un aborda-

ge sanglant, et ne le rebuta pas. L'année suivante, il demanda à se rembarquer sur une frégate de 28 canons, nommée le *Grénedan*, que sa famille faisoit équipper. Cette nouvelle frégate rencontra une flotte de quinze vaisseaux marchands anglois ; comme ils avoient beaucoup d'apparence, la plupart des officiers françois les prirent pour des vaisseanx de guerre, et le capitaine étoit incertain sur le parti qu'il devoit prendre. Du Guay-Trouin, cédant à son impétuosité naturelle et au desir de se signaler, lui dit qu'il avoit examiné la flotte angloise avec ses lunettes d'approche ; qu'elle n'étoit composée que de vaisseaux marchands ; que son honneur, ses in-

térêts et ceux de sa famille demandoient qu'il l'attaquât. Quoiqu'il ne fût que simple volontaire, le capitaine crut devoir garder des ménagemens avec lui, parce que la frégate appartenoit à ses parens, et donna ordre d'aller sur la flotte. Le vaisseau commandant percé à quarante canons et monté de vingt-huit, fut d'abord enlevé. Du Guay-Trouin essuya un coup de pistolet de la part du capitaine anglois; mais il perça seulement son habit, sans le blesser. Du Guay-Trouin l'abattit d'un coup de sabre, et le vaisseau se rendit. Aussi-tôt le capitaine de la frégate françoise appela du Guay à haute voix, lui ordonna de repasser à son bord avec les plus braves soldats qu'il pour-

roit rassembler parmi ceux qui l'avoient suivi. Il obéit, et, un instant après, la frégate aborda un autre vaisseau anglois de 24 canons. Du Guay-Trouin s'avança jusque sur le boussoir pour s'élancer le premier dans le vaisseau ennemi; mais la secousse de l'abordage et celle du beaupré de la frégate françoise qui brisa le couronnement de la poupe du vaisseau anglois, furent si violentes, qu'elles le firent tomber à la mer avec un autre volontaire qui étoit à côté de lui. Comme ce dernier ne savoit pas nager, il auroit péri s'il ne se fût accroché à quelques débris de la poupe du vaisseau anglois. Les François qui étoient dans le premier vaisseau ennemi qu'on avoit

enlevé, l'apperçurent, mirent leur canot à la mer, et on le sauva. Du Guay-Trouin tint toujours ferme une manœuvre qu'il avoit à la main : plusieurs matelots allerent à son secours et le tinrent par les pieds à bord de la frégate. Si-tôt qu'il fut revenu à lui, il sauta sur le vaisseau ennemi; et, quoiqu'il fût mouillé même par dessus la tête, il se battit avec intrépidité, jusqu'à ce que le vaisseau se fût rendu. Cette seconde action fut suivie de la prise d'un troisieme vaisseau; et la frégate françoise auroit pris un plus grand nombre de vaisseaux ennemis, si la nuit ne l'eût empêchée de suivre la victoire.

Lorsque la frégate fut de retour à S. Malo avec les trois prises,

le capitaine et tous ceux qui composoient l'équipage, rendirent un témoignage si avantageux de la conduite du jeune du Guay, que sa famille ne balança pas à lui confier le commandement d'une petite frégate de quatorze canons. A peine fut-il arrivé sur la croisiere, qu'une tempête le jeta dans la riviere de Limerik. Il y fit faire une descente et s'empara d'un château qui appartenoit à un lord de ce nom ; brûla deux vaisseaux qui étoient sur les vases ; battit un détachement de la garnison de Limerik qui voulut s'y opposer, et se retira en bon ordre. Lorsqu'il fut de retour à S. Malo, il demanda à changer de vaisseau, parce que celui qu'il montoit, n'étoit pas bon voilier, et lui avoit fait

manquer plusieurs prises. On lui donna une frégate de dix-huit canons qui se nommoir la *Coëtquen*.

Il mit en mer au commencement du printems de 1692 avec une autre frégate de la même force que la sienne. Elles découvrirent sur les côtes d'Angleterre une flotte de 30 vaisseaux anglois, escortés par deux frégates de 16 canons chacune. Du Guay - Trouin les attaqua l'une après l'autre, et s'en rendit maître au bout d'une heure. L'autre frégate de S. Malo donna pendant ce tems dans les vaisseaux marchands. Elle en prit douze. Les François se mirent en devoir de les conduire dans le premier port de Bretagne qui se présenteroit : mais ils rencontrerent une escadre de cinq

vaisseaux de guerre anglois qui les attaqua et leur reprit deux vaisseaux marchands ; les poursuivirent ; leur tirerent toutes leurs bordées pour reprendre les autres. Du Guay-Trouin les fit entrer dans l'île de Bréhant ; et quand ils furent en sûreté, il se refugia dans la rade d'Argui qui est à neuf lieues de S. Malo, et toute environnée d'écueils que les Anglois ne connoissent pas. Quelques vaisseaux de l'escadre angloise voulurent allerl'y attaquer; mais ils virent le danger qui les menaçoit et se retirerent. Peu de jours après il sortit de cette rade et se trouva obligé de régler lui-même la route de son vaisseau, parce que tous ses pilotes avoient été tués ou blessés,et quelesofficiers qui auroient pu y suppléer avoient

été obligés de descendre à terre pour se faire panser de leurs blessures. Une tempête le jeta jusque dans la manche de Bristol, et si près de terre qu'il fut forcé de mouiller sous une île nomméeLondei, située à l'entrée de la riviere de Bristol. A ce danger, il en succeda un autre qui n'étoit pas moins pressant. Si-tôt que l'orage fut diminué, du Guay-Trouin apperçut nn vaisseau de guerre anglois, monté de soixante canons, qui faisoit route pour venir mouiller où il étoit. Pour l'éviter, il fit mettre toutes ses voiles sous des fils de carrel, prêts à se déployer; coupa promptement ses cables; mit à la voile d'un côté pendant que le vaisseau anglois entroit de l'autre. Celui-ci, l'ayant apperçu, se hâta

de lui donner la chasse, et l'auroit infailliblement pris si la nuit n'étoit venue. Du Guay-Trouin, échappé à ce danger, se remit en croisiere, prit deux vaisseaux anglois venant des Barbades; les conduisit à S. Malo, où il désarma. La nature avoit donné à du Guay-Trouin des talens prodigieux pour la marine. A peine a-t-il fait deux campagnes qu'il est un brave capitaine, un pilote habile et un soldat intrépide: il sait éviter les dangers et vaincre les ennemis qu'il attaque : cependant, il n'a que 19 ans.

Lorsqu'il étoit à terre, il oublioit les fatigues qu'il avoit essuyées sur mer, se livroit aux plaisirs, principalement à celui des femmes pour lequel il avoit un

penchant presqu'invincible. Son frere aine, qui l'aimoit tendrement, faisoit toutes les démarches qu'il croyoit nécessaires pour son avancement : il obtint pour lui le commandement d'une flûte du roi, nommée le *Profond*, ce qui engagea du Guay-Trouin à se rendre à Brest, pour prendre possession de ce vaisseau. La campagne qu'il fit cette année, qui étoit 1693, ne fut pas heureuse. Il croisa trois mois entiers sans faire de prise, et fut attaqué une nuit par un vaisseau de guerre Suédois de 40 canons, qui le prit pour un Algérien, et s'opiniâtra à le combattre jusqu'au jour, qu'il connut sa méprise. Pour comble de malheur, la fievre maligne se mit

dans son équipage, et lui enleva quatre-vingts hommes. Il fut obligé de relâcher à Lisbonne, pour donner aux malades le tems de se rétablir, et pour faire carener son vaisseau. Il lui arriva une aventure assez désagréable pendant cette relâche : son maître canonnier déserta : quelques jours après son évasion, du Guay le rencontra sur une place qui est près de la marine, voulut le prendre au colet; mais le canonnier fit un saut en arriere, mit la dague dans une main et l'épée dans l'autre. Du Guay-Trouin étoit trop bouillant et trop brave pour s'arrêter à l'aspect de ces deux armes, il avança sur le soldat rebelle, le blessa en deux endroits. Le soldat, se voyant

mettre en état de sortir. Ruiter en fut informé, et se doutant qu'il seroit bientôt obligé de leur livrer bataille, il ne voulut pas rester entre les bancs qui sont répandus sur ces parages; fit le signal d'avancer en pleine mer. La flotte hollandoise se disposoit à lui obéir, lorsque quatre seigneurs françois se rendirent dans une barque, au bord de Ruiter; lui présenterent des recommandations de la part du comte de Charost, gouverneur de Calais, et le prierent de permettre qu'ils se trouvassent au premier combat naval qu'il livreroit. Ces trois seigneurs étoient le chevalier de Lorraine, second fils de Henri de Lorraine, comte de Harcourt,

grand écuyer de France, et gouverneur d'Anjou, jeune homme âgé de vingt-trois ans; Armand du Cambout, ou le chevalier de Coaslin, fils de César du Cambout, marquis de Coaslin, colonel des suisses, et de Magdeleine, fille de Pierre Seguier, Chancelier de France et duc de Villemore; le Chevalier de Cavoi et le baron de Busca. Ruiter, qui avoit trop de monde à son bord, ne put les y garder avec leur suite: il les pria d'aller sur le vaisseau nommé l'*Utrecht*, l'un de ses matelots, parce qu'ils y seroient plus commodément; leur assurant qu'ils pourroient passer sur le sien, lorsque le combat commenceroit. Au reste il admira le courage de

ces jeunes seigneurs qui venoient pour se trouver à une bataille qui ne pouvoit manquer d'être fort sanglante.

La flotte hollandoise exécuta les ordres de Ruiter ; se mit en pleine mer, pour y attendre celle des Anglois, qui étoit forte de quatre-vingt-dix vaisseaux et de dix-neuf brûlots : elle ne descendit cependant la Tamise que le 29 de juillet. Ce retard prouva que les Anglois avoient été plus maltraités que les Hollandois, puisqu'il leur falloit plus de tems pour se remettre en mer.

Le lendemain 30 de juillet, Ruiter fit le signal de conseil. Il dit aux officiers : « Pour vous engager à défendre votre patrie,

le secours du langage est inutile ; braves Hollandois, vos victoires passées vous ont conduits ici ; c'est pour y acquérir une nouvelle gloire : votre courage seul vous suffit : voilà l'ennemi, allons à la victoire ». Le 4 août, la flotte angloise avança sur celle des Hollandois en ordre de bataille : elle étoit commandée par le général Monk, duc d'Albermale, et par le prince Robert. Les deux armées se rencontrerent sur le midi et se livrerent combat à l'instant. Le calme ayant empêché une partie des vaisseaux hollandois de joindre le gros de l'armée, Ruiter, qui étoit trop avancé pour reculer, fut obligé de soûtenir l'effort de toute la flotte angloise

avec la moitié de la sienne. Il espéroit que Tromp et les autres officiers généraux se hâteroient de le joindre, mais ils avoient cargué leurs voiles et s'arrêterent à deux lieues de sa division. Le lieutenant-amiral Evertz l'avoit suivi avec la sienne qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise; mais il se trouva trop de l'avant : les Anglois pénétrerent au milieu des deux escadres et les diviserent. Les quatre seigneurs françois qui étoient passés sur le bord de Ruiter pour combattre sous ses yeux, firent attention à la conduite de Tromp et demanderent ce que cela vouloit dire : mais on ne put leur donner une réponse satisfaisante. Ruiter fut

environné d'une multitude de vaisseaux ennemis qui dirigeoient tous, en même-tems, leurs coups sur le sien. Dans ce danger il montra toute la grandeur de son courage : secondé par un très-petit nombre des siens, il fit un feu si terrible qu'il força les Anglois de s'écarter. Lorsque la fumée qui l'environnoit fut dissipée, il apperçut que l'escadre de Zélande et de Frise, conduite par le lieutenant-amiral Evertsz, et qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise, prenoit la fuite : il fit tirer plusieurs coups de gros canon pour la rappeller; mais ce fut en vain. Monk, voyant ce qui se passoit, revint avec impétuosité sur Ruiter et dans l'espérance de l'en-

lever : mais ce héros excita, par son exemple, ceux qui étoient restés autour de lui, soûtint les efforts de l'ennemi et le força encore de reculer. Pendant que Ruiter déployoit ainsi son courage contre Monk, le brave Van-Nès soutenoit un combat terrible contre le vice-amiral de l'escadre rouge des Anglois.

Ruiter, voyant que le reste de sa flotte ne venoit pas à son secours, sentit qu'il lui étoit impossible de résister plus long-tems : ses vaisseaux étoient presque tout désemparés ; on ne pouvoit, pour ainsi dire, plus servir le canon, à cause de la quantité de morts et de blessés qui étoient sur ses vaisseaux : il commença à faire retraite à peti-

tes voiles. Se voyant donc forcé de se battre en retraite, il courut peu-à-peu vers le sud, mais, sans avancer beaucoup, parce qu'il espéroit que Tromp viendroit à la faveur de la brume, le joindre avec sa division, et qu'ils retourneroient ensemble au combat. La fumée qui l'environnoit s'étant dissipée, il apperçut Tromp à trois lieues de lui au nord-ouest, qui combattoit contre l'escadre bleue angloise. Le soir il joignit l'escadre de Zélande et de Frise, qui étoit commandée, comme nous l'avons dit plus haut, par le lieutenant-amiral Evertz, et s'étoit retirée du combat. On lui apprit que les principaux officiers, tels qu'Evertsz et Hides de Vries, Koenders,

etc. avoient été tués après un combat terrible ; que deux vaisseaux de cette escadre avoient été brûlés ; que les Anglois en avoient coulé un bas ; qu'enfin la mort d'Evertsz et de Vries avoit jeté une telle consternation dans l'escadre, qu'elle avoit pris chasse, sans faire attention aux signaux du lieutenant-amiral-général. Ceux qui avoient le plus d'expérience dans la marine, assurerent que le grand calme avoit retenu les Hollandois trop écartés les uns des autres, et empêché d'avancer en même-tems sur l'ennemi ; leur avoit enfin ravi la victoire.

Deux jours après Ruiter sut ce qui s'étoit passé dans l'escadre de Tromp. Lorsque le lieutenant-ami-

ral-général avoit mis le cap sur l'escadre rouge des ennemis, Tromp avoit fait appareiller et s'étoit avancé en louvoyant, vers l'escadre bleue, commandée par Jérémie Smith : il avoit lâché toute sa bordée sur un vaisseau anglois de soixante-six pieces de canon et de trois cents quarante hommes d'équipage ; l'avoit désemparé et y avoit ensuite mis le feu ; tout l'équipage avoit péri, à l'exception de quarante hommes. Dans le même instant, le lieutenant-amiral Tromp avoit engagé contre les Anglois un combat très-rude, et qui avoit duré plusieurs heures. Le vice-amiral anglois avoit été secouru plusieurs fois par des vaisseaux frais ; mais la valeur de

Tromp rendoit tous ses efforts inutiles. Cependant son vaisseau avoit été percé de toutes parts et pouvoit à peine tenir la mer : il y avoit cinq pieds d'eau et presque toutes ses poudres étoient mouillées ; son grand mât avoit été percé en sept endroits, et le calme qui avoit duré pendant presque tout le combat l'avoit empêché de changer de bord. On avoit travaillé avec tant d'ardeur et de promptitude, qu'on étoit parvenu à arrêter les voies d'eau. Enfin l'escadre angloise avoit pris la fuite, et Tromp l'avoit poursuivie pendant toute la nuit, sans s'occuper du lieutenant-amiral-général, ce qui fut blâmé par plusieurs officiers.

Ruiter continua à faire retraite

pendant toute la nuit, et faisoit réparer son vaisseau autant que sa situation pouvoit le permettre. Les ennemis le suivirent de si près, qu'on pouvoit se parler d'un bord à l'autre. Van-Nès ne le quitta pas, et fit comme lui réparer son vaisseau pendant la marche.

A la pointe du jour, Ruiter fit monter au mât de hune, pour voir où étoit son arriere-garde : on lui dit qu'on ne la voyoit pas et que les ennemis le suivoient toujours. Il appella son gendre Jean de Witte, qui étoit capitaine de soixante soldats ; lui dit de leur ordonner de laisser leurs mousquets sur le pont, et d'aller au canon remplacer les matelots morts ou blessés.

Les Anglois tenoient alors Ruiter

environné de presque tous les côtés. La plus grande partie étoit rangée autour de lui en forme de croissant, au vent, sous le vent, à son arriere, et il étoit presque seul. Les Anglois firent un feu terrible sur lui : les boulets et les balles tomboient sur son vaisseau comme la grêle. Les nouvelles voiles qu'il avoit enverguées furent à l'instant mises en pieces. Il se trouva enfin dans une situation si terrible, qu'il crut que toute la flotte hollandoise étoit perdue, et qu'il n'y avoit plus aucun espoir pour lui ni pour ceux qui l'accompagnoient. Il fit venir à son bord le brave Van-Nès, lui demanda en quel état il étoit. Van-Nès lui répondit : *Je ne suis pas trop bien ;*

mon vaisseau est presque désemparé : ce qui me reste d'hommes est ou blessé ou accablé de fatigue. Ils passerent tous deux dans la dunette, pour conférer ensemble. Ruiter reprit : *Nous voici au milieu des ennemis avec sept ou huit vaisseaux seulement et tous en mauvais état ; que ferons-nous !* Van-Nès lui répondit : *Il faut toujours nous battre en retraite. C'est bien mon intention*, repliqua Ruiter, *car nous n'avons pas des forces suffisantes pour tenir contre un si grand nombre d'ennemis. Que notre position est déplorable ! je voudrois être mort. Je voudrois l'être aussi*, dit Van-Nès ; *mais la mort ne vient pas quand on la desire.* Il n'est pas étonnant que deux aussi braves capitaines que

Ruiter et Van-Nès desirassent la mort dans l'état déplorable où ils se trouvoient. Ils se voyoient abandonnés de tout leur monde, près d'être battus et faits prisonniers par des ennemis qu'ils avoient vaincus et mis en fuite peu de tems auparavant. Ils sortirent de la dunette, et Van-Nès lui dit adieu : en se quittant, ils se promirent mutuellement de ne pas s'abandonner, de périr ou de se dégager ensemble.

Les Anglois n'osoient aborder: mais ils continuoient à tirer avec une promptitude incroyable. Au moment où Ruiter et Van-Nès venoient de sortir de la dunette, un boulet y passa et emporta le siege sur lequel ils s'étoient assis.

Lorsque Van-Nès fut repassé à son bord, il fit tous ses efforts pour rester à l'arriere du général, et repousser les ennemis. Alors les Anglois virerent en canonant de leurs pieces de chasse sur la petite escadre hollandoise qui leur répondit de l'arriere avec la plus grande vigueur, en courant au sud-est, et quart-au-sud, afin d'avancer plus vîte; car, se sauver dans un si pressant danger, c'étoit vaincre. Monk chassoit sur Ruiter avec une ardeur incroyable : il brûloit du desir de le prendre et d'emmener ce héros en Angleterre : il l'espéroit même et se repaissoit déja de la gloire dont il seroit couvert. Pour y réussir, il chercha tous les moyens possibles de mettre le

feu au vaisseau de Ruiter; envoya dessus plusieurs brûlots: un entr'autres s'en approcha si près qu'on crut qu'il seroit impossible de l'empêcher d'aborder et de jeter les grapins. Ruiter, qui conservoit son sang froid même dans les plus grands dangers, fit promptement armer quatre chaloupes, distribua dessus quarante-huit hommes dont la valeur et l'adresse lui étoient connues. Les quatre seigneurs françois voulant signaler leur courage, s'élancerent sur une des chaloupes. Cependant le brûlot avançoit et étoit si bien dirigé qu'il se trouva tout près du vaisseau de Ruiter. Alors ce grand homme fit promptement pousser la barre de son gouvernail tout-à-

fait sous le vent et brasser les voiles à stribord : par cette manœuvre, le brûlot lui demeura de l'arriere et ne put l'aborder. En même-tems Ruiter lui envoya sa bordée, et ordonna aux quatre chaloupes de partir et d'aller sur lui. Elles avancerent avec intrépidité, firent un feu terrible de mousqueterie : les Anglois effrayés mirent si promptement le feu à leur brûlot, qu'un de leurs vaisseaux de soixante-dix pieces de canon, qui l'avoit conduit et se trouvoit très-près de lui, pensa être brûlé. L'équipage du brûlot se sauva en partie dans la chaloupe, en partie à la nage. Le vaisseau de soixante-dix pieces de canon s'approcha, en fuyant, très-près de

Van - Nès qui le maltraita beaucoup. Les seigneurs françois qui étoient dans une des chaloupes vouloient aller à lui et tenter de le prendre ; mais Ruiter ne voulut pas qu'ils s'exposassent à un si grand danger : il fit rappeler les chaloupes et leur défendit de hasarder ainsi leur vie. Le général Monk, voyant qu'il n'avoit pas réussi comme il l'espéroit, chercha à couler bas le vaisseau du général hollandois : il fit passer à ses côtés un nombre considérable de ses vaisseaux, y passa lui-même, et tous lui envoyerent leurs bordées : le feu que Ruiter essuya dans ce moment fut si terrible qu'il sembloit que son vaisseau alloit voler par éclats. Il étoit,

pour ainsi dire, au-dessus des forces humaines de supporter un assaut si terrible. Le courage de Ruiter qui avoit toujours bravé les dangers, chancela dans ce moment. Il s'écria devant son gendre de Witte : *O Dieu ! faut-il que je sois si malheureux ! Entre tant de boulets, n'y en aura-t-il point un qui m'emporte !* De Wite lui dit : *Quoi ! mon pere, vous vous livrez ainsi au désespoir ! Ne s'agit-il donc plus que de mourir ! Hé bien, il faut revirer et aller combattre au milieu des ennemis, jusqu'à ce que le désespoir nous ait fait trouver la mort.* Alors ce héros, revenant à lui-même, repliqua : *Si j'agissois ainsi, tout seroit perdu : mais si je puis me conserver avec ces vais-*

seaux et les tirer du péril, on pourra revenir encore au combat. Il continua de se défendre avec le petit nombre de vaisseaux qui l'accompagnoient. Comme il commençoit à approcher des bancs, le général Monk fit un signal auquel tous les Anglois revirerent de fil, parce qu'il sentoit qu'il y auroit du danger à continuer de poursuivre les Hollandois. Dans le même tems, Ruiter apperçut trois de ses navires, qui, la nuit précédente, avoient monté trop au vent de lui, et vit plusieurs vaisseaux anglois qui cherchoient à les couper. Il se hâta de faire venir à son bord tous les officiers généraux et les capitaines qui se trouverent proche de lui; leur ordonna de ras-

sembler les vaisseaux et les frégates qui avoient le moins souffert ; de les ranger sous les ordres du vice - amiral Bankert ; d'aller avec deux brûlots soutenir les vaisseaux qui s'étoient écartés et qui revenoient au Wielingen où étoit le rendez-vous. Aussitôt Bankert partit pour aller joindre les trois vaisseaux hollandois qui avoient été séparés et qui revenoient joindre la flotte. Alors les Anglois revirerent et abandonnerent les trois vaisseaux. Ruiter continua sa route et mouilla le même jour devant la passe du Doorlo. Sur le soir les seigneurs françois passerent dans une galiotte ; se rendirent à Calais et peu après à Paris. Le jour sui-

vant, qui étoit le 6 d'août, Ruiter envoya aux états-généraux le détail de tout ce qui s'étoit passé dans le combat; se rendit ensuite au Wielingen.

Il fut fort étonné de ne point y apprendre des nouvelles de Tromp ni de son escadre. Ce lieutenant-amiral, ayant poursuivi toute la nuit l'escadre bleue angloise, se trouva le lendemain proche du Galper, et s'approcha des côtes d'Angleterre, où il continua de poursuivre l'escadre ennemie; mais, voyant qu'elle ne vouloit point s'engager au combat, il revira au sud pour aller rejoindre son général. A cette manœuvre, les Anglois changerent de bord et le suivirent de loin, jusqu'au soir. Alors

Tromp découvrit le gros de leur armée qui montoit au vent en louvoyant, et ne voyoit aucun vaisseau hollandois. Peu avant la nuit, il apperçut cependant celui du lieutenant-amiral de Vries qui n'avoit ni pavillon ni perroquet, d'où il conclut que l'avantage n'avoit pas été du côté des Hollandois. Il continua sa route; arriva le 6 d'août au matin devant le Wielingen, et entra après midi dans le Landts-Diep, avec toute son escadre et le vaisseau du lieutenant-amiral de Vries, qui, comme nous l'avons dit, étoit fort maltraité.

Ruiter passa dans le même tems entre Dieshoek et Flessingue. Les vaisseaux qui étoient restés avec lui

lui et ceux qu'il avoit ralliés, le suivirent. Il ordonna aux officiers généraux et aux capitaines de dresser un mémoire de tout ce qui leur étoit nécessaire, afin qu'il le fît fournir. Il fit la revue de son équipage ; trouva qu'il y avoit à son bord trente hommes tués et trente-huit dangereusement blessés. Ce nombre étoit beaucoup au-dessous de celui qu'on lui avoit annoncé pendant le combat, parce qu'un grand nombre de matelots s'étoient cachés pour éviter le danger, et que la faim les forçoit de paroître. Ruiter instruit de cette lâcheté, promit un mois de gages pour récompense à ceux qui décéleroient les coupables ; mais le nombre en étoit si considérable,

que ceux qui les connoissoient, n'oserent les dénoncer.

Les états-généraux envoyerent des députés au Wielingen pour marquer à Ruiter qu'ils approuvoient sa conduite, et le remercier, de leur part, d'avoir sauvé l'armée de la république. Il est étonnant que dans ce terrible combat où il sembloit que son escadre devoit être entiérement détruite, il ne perdit pas un seul vaisseau, et que les Anglois en eurent deux coulés à fond et deux brûlés. Tous les officiers de mer disoient d'une voix unanime, qu'il n'avoit jamais acquis autant de gloire que dans cette retraite. Louis XIV manda au comte d'Estrade, son ambassadeur à la Haye, que

les gentils - hommes françois qui avoient été présens à la bataille, assuroient que Ruiter avoit fait des choses de cœur et de tête qui passoient les forces humaines, estimant plus sa retraite que s'il avoit remporté la victoire; qu'il avoit résisté avec sept vaisseaux, à vingt-deux des plus forts d'Angleterre, et aux deux amiraux. Van - Buningen, ambassadeur des états - généraux à la cour de France, manda à Guillaume Nieuport, secretaire des états, que les éloges de Ruiter retentissoient dans toute la France.

Cependant Ruiter s'occupoit du soin de faire équiper les vaisseaux, et de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire. Il fit porter les blessés dans les hôpitaux; permit

à ceux qui avoient échappé au feu des ennemis d'aller, par quart, se rafraîchir à terre; mais il leur ordonna de n'y rester que trois jours, sous peine de punition exemplaire: Il fit radouber les vaisseaux qui avoient été endommagés, assembla ensuite le conseil de guerre pour juger ceux qu'on accusoit d'avoir manqué à leur devoir pendant le dernier combat. Un capitaine fut cassé et déclaré incapable de servir : plusieurs matelots furent pendus ; d'autres eurent la cale. Pendant que Ruiter étoit occupé à rendre à sa patrie tous les services qui dépendoient de lui, il eut la douleur de voir mourir Anne de Ruiter la plus jeune de ses filles, qui fut attaquée d'une

maladie contagieuse. Sa mere l'avoit amenée au Wielingen pour voir son pere. Elle n'avoit qu'onze ans ; mais elle annonçoit beaucoup d'esprit, avoit un caractere fort doux et une figure très-agréable. Il trouva sa consolation dans sa piété ; se soumit aux volontés de la Providence.

Les états, ayant été instruits par plusieurs officiers, de la conduite de Tromp dans le dernier combat, en demanderent à Ruiter un compte exact. Il ne put se dispenser de leur faire connoître ses sujets de mécontentement contre cet officier général. Il leur marqua qu'il avoit mis trop tard à la voile, pour aller aux ennemis, et qu'il étoit resté un tems considérable séparé

du pavillon. Tromp, ayant été informé de ce que Ruiter avoit écrit contre lui, chercha à se justifier et à rejeter sur Ruiter même la faute de l'échec que la flotte hollandoise avoit reçu : il se servit dans sa lettre de termes peu mesurés à l'égard du général. Après y avoir fait un détail circonstancié de ce qui s'étoit passé à sa connoissance dans le dernier combat, il ajouta : « Après ces services et tous les autres que j'ai rendus avec tant de fidélité, il est bien affligeant pour moi de me voir traduit comme un scélérat, et accusé d'être la cause de la défaite de l'armée, par la seule jalousie du lieutenant-amiral Ruiter. Il ne me pardonne pas d'avoir eu de

l'avantage sur les ennemis, avec des forces inférieures à celles avec lesquelles il a été battu. Si je ne reçois pas réparation d'un tel outrage, j'avoue que je ne me sens pas capable de servir plus longtems; car, si l'on trouve que je ne me suis pas bien comporté dans cette occasion, je ne puis jamais espérer que l'on sera content de moi. D'ailleurs, dans la situation où sont les affaires, on ne doit pas employer des scélérats. Il faut avoir recours à des sages, des prudens, des magnanimes héros qui ne craignent pas de se sacrifier pour leur patrie et leur réputation: mais j'ai, jusqu'à présent, par la grace de Dieu, si bien conservé la mienne, que je ne crois pas

que ni l'amiral Ruiter, ni aucun autre homme qui soit au monde puisse me la ravir. D'ailleurs la conduite qu'on tient aujourd'hui annonce qu'on ne doit plus attendre qu'une extrême confusion dans l'armée; et il est à craindre que les officiers et les matelots ne se coupent la gorge, quand ils seront à terre. A Dieu ne plaise que cela arrive. »

Les états-généraux déciderent qu'après tant de marques d'animosité de la part du lieutenant-amiral Tromp contre le lieutenant-amiral-général Ruiter, général de l'armée navale de l'état, on ne pouvoit laisser ces deux officiers ensemble, chacun dans son emploi, sans exposer l'armée et conséquemment

l'état à un danger extrême, par les dissentions et les désordres qu'on avoit lieu de craindre et qui ne pouvoient manquer d'arriver. Ainsi il fut arrêté et résolu que la commission de lieutenant-amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, sous le college de l'amirauté d'amsterdam, donnée audit Tromp par provision, seroit révoquée, comme de fait, elle l'étoit par ces présentes; et qu'en conséquence il seroit incessamment pourvu à faire remplir sa place par un autre officier de mérite; et, qu'afin que le tout se fît dans l'ordre et de la meilleure maniere qu'il seroit possible, on tâcheroit, d'engager leurs nobles et grandes puissances à faire en sorte, avec la généralité, que

le susdit Tromp, étant mandé par leurs hautes puissances partît à lettre vue, et se rendît au plutôt à la Haye où sa révocation lui seroit dénoncée dans les formes.

Sur le mandement des états-généraux, Tromp se rendit à la Haye le 23 du mois d'août 1666; et, ayant eu avis de ce qui se passoit, il alla trouver le pensionnaire de Wit, le pria de lui dire pourquoi il étoit mandé par les états-généraux; et, sentant que sa trop grande vivacité pourroit avoir des suites fâcheuses, il ajouta : *Je suis tout prêt à donner satisfaction au sieur de Ruiter, et à reconnoître publiquement ma faute, tant à son égard qu'à celui des souverains. Si on ne me juge plus digne de com-*

mander une escadre, je me contenterai d'une seconde place. Dans la conjoncture où ma patrie se trouve; je ne peux me résoudre à rester tranquille. J'irai, s'il le faut, servir en qualité de simple capitaine, et prouver que je suis un homme de cœur et d'honneur.

Le pensionnaire alla le 24 août à l'assemblée des états; y rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Tromp, et des offres que celui-ci faisoit; mais on sentit que l'intérêt de l'état demandoit un exemple : on n'eut point d'égard aux protections; on n'écouta point les sollicitations; on décida que Tromp seroit déposé; qu'on lui en feroit la déclaration dans les formes, avec dé-

fense de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre, et d'écrire à qui que ce soit, sous peine d'être puni comme rebelle. Cette résolution étant prise, on envoya ordre à Tromp de venir à l'assemblée, où le pensionnaire de Wit lui tint ce langage : « Les états-généraux ont jugé à propos de révoquer la commission qu'ils vous ont ci-devant donnée pour être leur lieutenant-amiral sous le college d'Amsterdam, et vous ordonnent de me remettre votre commission. » Tromp resta dans le silence de la consternation : ayant ensuite repris ses sens, il dit qu'il recevoit, avec une obéissance respectueuse, les ordres des états ; qu'il les remercioit de l'honneur qu'ils lui avoient fait,

Angleterre. Celui-ci s'étoit séparé depuis deux jours d'une flotte de 60 voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglois ; l'un nommé le *Sans-Pareil*, de cinquante quatre canons ; l'autre le *Boston*, de trente-huit, mais percé à soixante-douze. Les habitans de Boston l'avoient fait construire et charger de très-beaux mâts, et de pelleteries très-recherchées, dans le dessein d'en faire présent au roi d'Angleterre. Du Cuay-Trouin demanda, avec empressement, au capitaine du dernier vaisseau marchand, qu'il avoit pris, où cette flotte pouvoit être : il avança à toutes voiles vers le côté qu'il induiqua, et, sur le midi, il eut connoissance de la flotte. Dans

l'impatience où il étoit de prendre sa revanche contre les Anglois, il attaqua sur-le-champ, les deux vaisseaux de guerre qui servoient d'escorte : dès les premieres bordées il démâta le Boston de son grand mât de hune, coupa sa grande vergue ; alla ensuite aborder le Sans-Paseil, y jeta ses grapins au milieu d'un feu mutuel de canon et de mousqueterie : fit lancer un si grand nombre de grenades sur le vaisseau ennemi, que ses ponts et see gaillards furent nettoyés dans un instant : alors il fit battre la charge, et les François commençoient à pénétrer sur son bord, lorsque le feu prit à sa poupe avec tant de violence, que du Guay-Trouin fut obligé de faire

promptement pousser son vaisseau au large, pour qu'il ne brûlât pas avec celui des ennemis. Le feu étant éteint, les François allerent une seconde fois à l'abordage, mais le feu prit aussi dans leur hune et leur voile de misaine, ce qui les obligea de déborder encore. La nuit survint et toute la flotte angloise se dispersa, à l'exception des deux vaisseaux de guerre que du Guay-Trouin conserva très-soigneusement. Il fit changer ses voiles qui étoient criblées ou brûlées : les ennemis travaillerent de leur côté à se réparer.

Dès la pointe du jour le combat recommença avec la même ardeur : du Guay-Trouin aborda une troisieme fois le Sans-Pareil,

dont les deux grands mâts tomberent dans les porte-haubans. Cet accident l'ayant mis hors d'état de combattre et de s'enfuir, du Guay-Trouin empêcha ses gens de sauter à bord : il fit promptement pousser au large, et alla sur le Boston qui mit alors toutes ses voiles au vent pour se sauver, mais les François le joignirent et s'en rendirent maîtres en peu de tems. Ils retournerent sur le Sans-Pareil qui, étant ras comme un ponton, fut aussi obligé de se rendre.

Un hollandois, capitaine d'une prise que du Guay-Trouin avoit faite peu de jours auparavant, alla lui faire un compliment sur la victoire qu'il venoit de remporter,

lui dit : « J'en ai aussi remporté une sur le capitaine Anglois de la prise qui vous a donné avis de cette flotte ; étant descendus tous deux à fond de cale un moment avant que le combat commençât, l'Anglois m'a dit : camarade, réjouissons-nous ; nous serons bientôt libres, le vaisseau le Sans-Pareil est monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre ; il a pris à l'abordage, avec ce même vaisseau, le fameux (1) Jean-Bart, et le chevalier de Forbin. Le capitaine du Boston n'est pas moins brave et est aussi-bien équipé : ils ont fortifié leur équi-

(1) Ce fut en 1687 : voyez les détails dans la vie de Jean-Bart qui fait partie de cette collection.

page de celui d'un vaisseau Anglois qui s'est perdu, depuis peu, sur la côte de Boston. Ainsi ce vaisseau françois ne pourra leur résister long-tems. « Le capitaine hollandois assura à du Guay-Trouin qu'il lui avoit répondu : « Je crois que le capitaine François est plus brave que vos deux Anglois, et je parie, sur ma tête, qu'il les battra. Alors, ajouta-t-il, la fierté Angloise s'est trouvée offensée, il m'a dit que j'en avois menti; je lui ai donné un soufflet; nous en sommes venus aux mains, et je l'ai fort maltraité. Je vous demande en grace, ajouta-t-il, de le faire monter sur le pont afin qu'il voye, de ses yeux, ces deux vaisseaux anglois soumis, et qu'il en crêve de dépit. » Du

Guay-Trouin voulut jouir du plaisir délicieux pour un François, de voir par sa valeur à lui-même, l'orgueil anglois humilié : il envoya chercher ce capitaine Anglois, lui dit : *Voilà le Sans-Pareil, voilà le Boston : vois dans quel état ils sont : je les ferai radouber dans un des ports de France.* Cet Anglois s'arracha les cheveux ; jura d'une maniere à faire trembler même des matelots, et se retira. Peu de tems après on apporta à du Guay-Trouin les brevets de Jean-Bart et du chevalier Forbin, qui avoient été enlevés par le Sans-Pareil, et que le capitaine de ce vaisseau avoit toujours gardés depuis.

On eut beaucoup de peine à amariner les deux vaisseaux an-

glois : la chaloupe et le canot du François étoient tout criblés. Il survint même une tempête qui pensa faire périr ces trois vaisseaux : ils étoient dans un désordre affreux. Presque tous les officiers du Sans-Pareil avoient été tués, et du Guay-Trouin avoit perdu plus de la moitié de son équipage. La tempête les sépara : M. de Boscher conduisit, avec beaucoup de peine au Port-Louis le Sans-Pareil, dont il avoit pris le commandement. Le Boston fut repris à la vue de l'île d'Ouessant, par quatre corsaires de Flessingue, et du Guay-Trouin gagna le port de Brest, avec son vaisseau qui étoit démâté de ses mâts de hune et de son artimon, et tout délabré.

Cette action qui se passa en 1694, fit beaucoup de bruit à la cour : Louis XIV, qui s'étoit fait une loi de récompenser ses braves officiers, envoya une épée à du Guay-Trouin. M. de Pontchartrain, alors ministre et secrétaire d'état au département de la marine, depuis chancelier de France, lui écrivit en même tems une lettre très-obligeante, par laquelle il l'exhortoit de mettre promptement son vaisseau en état d'aller joindre M. le marquis de Nesmond, qui étoit aux rades de la Rochelle avec quatre vaisseaux de guerre. Du Guay-Trouin se hâta d'obéir, et si-tôt qu'il fut arrivé à sa destination, l'escadre partit pour aller croiser à l'entrée de la Manche.

enfin qu'il étoit contre toute vraisemblance que le commandant eût dessein de le faire combattre sous pavillon ennemis. Il ne céda qu'avec dépit à ces remontrances, parce qu'on lui ôtoit l'occasion de se signaler ; mais il fut encore bien plus affligé un quart-d'heure après que le marquis de Nesmond mit son pavillon blanc, et tira un autre coup de canon pour commencer le combat. A l'instant, il fit remettre sa grande voile et lâcha toute sa bordée sur le vaisseau l'Espérance, et M. de la Villestreux, capitaine du *Saint-Antoine*, de 56 canons, attaqua en même-tems l'*Anglesey*, de 58 canons ; mais à peine eurent-ils lâchés trois ou quatre bordées, que

M. de Nesmond joignit l'Espérance et le combattit à portée du pistolet; le démâta de son grand mât, et s'en rendit maître. M. de la Villestreux fut blessé mortellement en abordant l'Anglesey, et son vaisseau fut tellement désemparé de ses voiles et de ses manœuvres, que l'ennemi s'échappa avec son camarade à la faveur de la nuit.

Du Guay-Trouin se plaignit à M. de Nesmond, de ce qu'il l'avoit obligé de carguer sa grande voile, par ce coup de canon à balle qu'il avoit tiré sous pavillon anglois, et l'avoit privé, par-là, de l'honneur qu'il alloit acquérir sous ses yeux, en abordant le vaisseau l'Espérance, lui ajouta que ses

ses officiers et tout son équipage pourroient attester qu'il y étoit préparé. Le marquis lui répondit qu'il en étoit fâché ; mais que c'étoit une méprise de son capitaine de pavillon qui n'avoit pas fait attention au pavillon anglois ; qu'au reste, il s'étoit très-bien acquitté de son devoir. Cependant les équipages des autres vaisseaux ayant vu du Guay-Trouin le plus près des ennemis, et n'ayant pas fait attention au coup de canon que le commandant avoit tiré sous pavillon anglois, avoient été très-surpris de le voir carguer sa grande voile, et interpréterent sa manœuvre à son désanvantage ; allerent même jusqu'à faire des chansons contre lui ; mais ils en firent par

la suite beaucoup en son honneur, et lui rendirent justice. D'ailleurs, le Marquis de Nesmond rendit des témoignages publics de sa valeur et de sa conduite. En 1695, du Guay-Trouin reçut ordre de la cour d'accompagner, avec son vaisseau le François, M. de Beaubriant, qui commandoit le vaisseau le *Fortuné*, et d'aller sur le Spitzberg, pour détruire les baleiniers hollandois. Ils sortirent tous deux du Port-Louis, pour se rendre à leur destination; mais ils furent tellement contrariés par les vents, qu'ayant consommé toute leur eau, ils furent obligés d'aller en faire aux îles de Féro. Voyant ensuite que la saison étoit trop avancée pour aller au Spitzberg,

ils resterent à croiser sur les arcades. Rebutés de n'y rencontrer aucun vaisseau ennemi., ils tournerent vers les côtes d'Irlande. Les équipages des deux vaisseaux étoient consternés, de voir que la campagne, près de finir, seroit infructueuse pour eux. Du Guay-Trouin cherchoit à établir parmi eux l'espérance et la joie : guidé par un présentiment qui, selon son aveu, ne le quittoit jamais, il leur assuroit avec hardiesse, qu'ils rencontreroient quelque heureuse avanture, qui les dédommageroit de leurs peines et de leurs fatigues. Sa prédiction fut accompli : ils rencontrerent sur les Blasques, trois vaisseaux anglois, qui venoient des Indes Orientales,

étoient très-considérables par leur force, et encore plus par leurs richesses. Le commandant, nommé *la Défense*, étoit percé à 72 canons, et monté de 58; le second, nommé *la Résolution*, étoit percé à 60, et monté de 56; le troisieme, dont on ignore le nom, avoit 40 canons montés. Ils se mirent en ligne attendirent les deux vaisseaux françois. M. de Beaubriant donna en passant sa bordée au commandant anglois, poussa sa pointe, et attaqua le second, qu'il s'attacha à combattre. Du Guay-Trouin le suivit, le beaupré sur la poupe : aussi-tôt qu'il eût dépassé le commandant, il le combattit si vivement qu'il s'en rendit maître, courut, sans

perdre de tems, sur le troisieme, qui fuyoit à toutes voiles, et qui, se voyant pressé, prit le parti de se défendre, ce qu'il fit avec beaucoup d'opiniâtreté; mais il fut enfin obligé de se rendre : les trois vaisseaux anglois furent conduits au Port-Louis.

Après cette heureuse campagne, du Guay-Trouin alla à la cour: il avoit envie de voir Louis XIV; M. de Pontchartrain le présenta à sa majesté, qui lui dit qu'elle étoit contente de ses services. Du Guay-Trouin, flatté de cet accueil, conçut un desir encore plus vif de se signaler. Il alla à Paris, où la facilité qu'il trouvoit à satisfaire sa passion pour les femmes, le retint quelque tems;

mais l'amour de la gloire le réveilla : il eut honte lui-même de s'être endormi dans la volupté ; partit sur-le-champ pour Port-Louis arma le *Sans-Pareil*, qu'il avoit pris sur les Anglois, n'y fit mettre que 42 canons, afin de le rendre plus léger. Il mit en mer au commencement de 1696 ; se rendit sur les côtes d'Espagne ; apprit par des vaisseaux neutres, qu'il rencontra, qu'il y en avoit trois hollandois dans le port de Vigo, qui y en attendoient un de guerre anglois pour les escorter. Sur cet avis, il forma le projet de faire usage du *Sans-Pareil*, pour tromper ces vaisseaux hollandois ; se présenta un matin à l'entrée de Vigo, ayant pavillon et flammes

d'Angleterre, ses basses voiles carguées, ses perroquets en banniere, et un iacht anglois au bout de sa vergue d'artimon, manœuvre qu'il avoit vu faire aux Anglois en pareil cas. La fabrique angloise du *Sans-Pareil* aida à tromper les Hollandois : deux de leurs vaisseaux mirent à la voile, et allerent se ranger sous son escorte ; le troisieme en auroit fait autant, s'il eût été en état de lever l'encre. Les deux que du Guay-Trouin prit, étoient chargés de gros mâts et d'autres marchandises précieuses.

Etant en route pour les conduire dans le premier port de France qu'il rencontreroit, il se trouva à la pointe du jour à trois lieues, sous le vent de l'armée ennemie.

Alors il ordonna à ceux qui commandoient les deux prises, d'arborer pavillon hollandois, et d'arriver vent arriere, après l'avoir salué de sept coups de canon chacun. Se confiant ensuite dans la bonté et la fabrique du *Sans-Pareil*, il fit voile vers l'armée ennemie, avec autant d'assurance et de tranquillité, que s'il avoit été un de leurs vaisseaux, qui, après avoir parlé à des Hollandois, venoit les rejoindre.

Deux gros vaisseaux et une frégate s'étoient d'abord détachés de la flotte ennemie, pour aller le reconnoître ; mais, trompés par sa manœuvre, ils cesserent de lui donner la chasse, et rejoignirent leur flotte : la frégate s'opiniâtra à

vouloir parler aux deux prises, et les joignit. Du Guay-Trouin, qui naviguoit tranquillement en apparence avec les ennemis, étoit désolé, de voir que ses prises alloient lui être enlevées par cette frégate. S'étant apperçu que son vaisseau étoit meilleur voilier que ceux des ennemis qui étoient près de lui, il le fit courir insensiblement largue, pour se mettre de l'avant, et força tout-à-coup de voiles; alla se placer entre ses prises et la frégate, lui barra le chemin, l'attaqua à la vue de toute l'armée : il l'auroit même enlevée, s'il lui avoit été possible de l'aborder; mais le capitaine qui la montoit eut assez de prudence et d'habileté, pour se tenir toujours à la distance d'une portée de fusil, au vent,

et envoya son canot au bord de du Guay-Trouin. Ceux qui étoient dessus s'apperçurent, à moitié chemin, que c'étoit un François, et s'en retournerent. Du Guay-Trouin, voyant qu'il étoit découvert, fit arborer le pavillon blanc, et commença le combat. La frégate lâcha toute sa bordée; mais ne pouvant soutenir le feu du canon et de la mousqueterie du vaisseau françois, elle revira de bord, alla à la rencontre de plusieurs gros vaisseaux qui venoient à son secours. Elle avoit été si maltraitée, qu'elle fit signal de détresse. Les vaisseaux s'arrêterent pour la secourir; ce qui donna le tems à du Guay-Trouin de rejoindre ses prises; il les conduit au Port-

Louis. L'étonnement est épuisé, de voir tant de prudence, de valeur et de fermeté dans un jeune homme de vingt-trois ans.

Si-tôt qu'il eut mis ses prises en sûreté, il partit, et alla croiser à l'entrée de la Manche, où il rencontra un vaisseau flessinguois, qui venoit de Curaco. Il le prit, le conduisit au port de Brest; fit équiper une frégate de 16 canons, en donna le commandement à un de ses jeunes freres, qui avoit été plusieurs fois en course avec lui, et alla croiser sur les côtes d'Espagne. L'eau leur manquant, ils mouillerent entre le port et les îles de Bayonne; s'embarquerent dans un canot avec quelques volontaires, avancerent vers une anse, où

ils avoient apperçu un ruisseau. A peine y furent-ils arrivés, qu'on leur tira plusieurs coups de fusils, des retranchemens qui bordoient le rivage. Ils mirent pied à terre, forcerent les retranchemens, et s'y établirent. Lorsqu'ils eurent du renfort, du Guay-Trouin envoya son frere avec cinquante hommes pour attaquer, à revers, un gros bourg où les milices du pays s'assembloient, et alla avec cent hommes le prendre de front. Le jeune du Guay, cédant à son ardeur, hâta sa marche, enleva dans un instant les retranchemens du bourg; mais il reçut, en les franchissant, un coup de fusil dans l'estomac. Du Guay-Trouin avoit forcé ces retranchemens de son côté, et étoit occupé

occupé à faire donner quartier à quatre-vingts Espagnols qui avoient mis les armes bas, lorsqu'il reçut cette triste nouvelle. Il resta d'abord immobile; se réveilla ensuite; courut comme un furieux sur un parti d'ennemis qui faisoit encore résistance, le sacrifia presque tout entier à sa douleur. Alors tous ses soldats se livrent au pillage. Il vit tout-à-coup paroître une troupe de cavaliers, sur une hauteur qui n'étoit pas éloignée. A la vue du danger, il reprit ses sens, rassembla promptement ses soldats, courut à l'endroit où étoit son frere, le trouva étendu à terre, et baigné dans son sang. Il le fit porter à bord de son vaisseau, et laissa aux officiers le soin de faire rembar-

quer ses gens. Deux jours après, son frere expira entre ses bras. Il ordonna de lever l'ancre, et d'aller à *Viana*, ville de Portugal, sur la côte d'Espagne, où il fit inhumer son frere. Toute la noblesse des environs assista aux funérailles, et parut fort sensible à la perte d'un jeune homme qui emportoit les regrets de tous les équipages.

Du Guay-Trouin s'étant acquitté de ce fatal devoir, se remit en mer, pour consommer le reste de ses vivres. Il rencontra un vaisseau hollandois, revenant du Curaco, s'en rendit maître, le conduisit à Brest, où il désarma ses deux vaisseaux. L'image de son frere expirant entre ses bras, le suivoit par-tout, et ne lui laissoit

de repos ni jour ni nuit. Il resta six mois dans l'oisiveté, ou plutôt dans l'accablement.

Enfin, il se présenta une occasion de réveiller cette activité qui lui étoit naturelle; et que la douleur avoit endormie. M. de Cluseaux, intendant de la marine à Brest, et qui avoit beaucoup d'estime pour lui, l'engagea à prendre le commandement de trois vaisseaux qu'il vouloit envoyer au-devant de la flotte de Bilbao : l'un se nommoit *le Saint-Jacques des Victoires*, étoit de quarante-huit canons ; l'autre, le *Sans-Pareil*, de quarante-deux, et la frégate la *Léonore* en avoit seize. Du Guay-Trouin monta *le Saint-Jacques des Victoires*, confia le commande-

ment du *Sans-Pareil* à M. de Boscher, son parent, qui lui avoit toujours servi de capitaine en second, et dont il connoissoit la valeur et la capacité. Il mit à la voile au printems de 1696.

Huit jours après son départ de Brest, il eut connoissance d'une flotte escortée par trois vaisseaux de guerre hollandois, commandés par le baron de Wassenaer. Les deux premiers étoient de cinquante-quatre canons, et le troisieme de trente-huit. Il les conserva pendant deux jours, au bout desquels il découvrit deux frégates de Saint-Malo, l'une de trente canons, commandée par M. de Bélisle-Pepin; l'autre, de trente-huit, l'étoit par M. Desaudrais-Dufrêne,

Il les joignit, et les engagea à le seconder dans l'entreprise qu'il vouloit faire.

Les troix vaisseaux de guerre ennemis étoient en panne au vent de leur flotte ; les François arriverent sur eux. Du Guay-Trouin avoit formé le projet de donner en passant sa bordée à un d'eux, et d'aller ensuite aborder le commandant ; mais celui auquel il vouloit la donner, mit le vent dans ses voiles d'avant, appareilla sa misaine, changea par cette manœuvre celle de du Guay-Trouin, qui ne put le dépasser pour aller au commandant. Celui-ci arriva sur lui, dans le dessein de le mettre entre deux feux. Du Guay-Trouin prit alors le parti d'aborder le vais-

seau qu'il n'avoit pu dépasser, et le capitaine du *Sans-Pareil*, qui le suivoit de près, coupa le chemin au commandant, l'aborda ensuite de long en long, avec une hardiesse et une conduite admirables. Les deux frégates de Saint-Malo attaquerent en même-tems le troisieme vaisseau ; et l'autre frégate donna dans le milieu de la flotte marchande. Du Guay-Trouin enleva très-promptement le vaisseau qu'il avoit abordé ; il alla ensuite au secours du *Sans-Pareil*, qui essuyoit un feu terrible du commandant, auquel il étoit accroché. Au moment qu'il arriva près d'eux, la poupe du *Sans-Pareil* sauta en l'air : un boulet avoit mis le feu à des caisses remplies de gargousses ;

plus de 80 hommes furent écrasés ou jetés à la mer. Le feu étant près de se communiquer à la soutte aux poudres, on s'attendoit à chaque instant à le voir périr. Dans ce pressant danger, M. Boscher, qui commandoit ce vaisseau, conserva assez de fermeté et de sang-froid, pour faire couper ses grapins, et pousser au large. Aussi-tôt du Guay-Trouin s'avança pour prendre sa place. Le feu mutuel du canon, de la mousqueterie et des grenades, rendit ce nouvel abordage terrible et très-meurtrier. Les soldats, excités par la valeur de leurs chefs, combattoient avec un courage qui approchoit de la fureur. Ceux de du Guay-Trouin furent repoussés jusqu'à quatre fois : il en périt un

si grand nombre, qu'il fut obligé de faire pousser son vaisseau au large, pour laisser reprendre haleine à ceux qui restoient, et réparer le désordre où son vaisseau se trouvoit.

Pendant ce tems, les deux frégates françoises s'emparerent du troisieme vaisseau ennemi, qu'elles avoient attaqué. Du Guay-Trouin, en vit une à portée de la voix, ordonna à celui qui la commandoit, d'avancer sur le commandant ennemi, pour entretenir le combat, et lui donner le tems de se préparer à revenir à la charge. Il le fit; mais il fut tué, dès la premiere bordée que l'ennemi tira sur sa frégate; ce qui y jeta le désordre : elle se mit en travers, et attendit du

Guay-Trouin qui, à cette nouvelle, devint furieux. Il dit à M. de Langavan, capitaine en second de la frégate, qu'il falloit venger la mort de son premier capitaine, et de le suivre. Aussi-tôt il retourna sur le commandant, avec la résolution de vaincre ou de périr. Ce dernier combat fut encore plus terrible que les autres : presque tous les officiers ennemis furent tués ou blessés ; le baron de Wassenaer fut très-dangereusement blessé en quatre endroits, et tomba sur son gaillard de derriere, où il fut pris, ayant encore les armes à la main.

Du Guay-Trouin perdit plus de la moitié de son équipage dans cette action : le premier lieutenant de son vaisseau, qui étoit son cousin-

germain, fut tué, aussi-bien que deux autres de ses parens, qui étoient sur le *Sans-Pareil*, et une quantité prodigieuse d'autres officiers. Le *Saint-Jacques des Victoires*, que commandoit du Guay-Trouin, étoit percé de plusieurs coups à l'eau, et entr'ouvert par les abordages réitérés : il couloit bas. Cependant, il ne restoit dessus qu'un seul officier, et cent cinquante hommes, des moindres de l'équipage, qui fussent en état de servir, et il falloit garder plus de cinq cents officiers hollandois. Du Guay-Trouin les employa à pomper et à puiser l'eau, de l'avant à l'arriere du vaisseau. Pour les contenir, l'officier qui restoit et lui étoient obligés d'avoir continuelle-

ment l'épée à la main ; mais toutes les pompes et tous les puits ne suffisoient pas pour arrêter l'eau : on fut obligé de jeter à la mer tous les canons du second pont et du gaillard, les mâts et les vergues de rechange, les boulets, les pinces de fer, et jusqu'aux cages à poules : enfin, le danger devint si pressant, que l'eau pénétroit jusqu'à l'entre-pont. Du Guay-Trouin fut pénétré de la plus vive douleur, en voyant plus de cent malheureux blessés, qui, pour fuir l'eau qui les gagnoit, se traînoient sur les mains, en poussant des gémissemens terribles, sans qu'il fût possible de les secourir. Dans ce péril extrême, il prit le parti de faire promptement gouverner vers les côtes de

Bretagne, qu'il croyoit être peu éloignées, afin de périr plus près de terre, où quelques-uns de l'équipage pourroient se sauver sur les débris du vaisseau. On suivit son idée, et le vaisseau fut sauvé. Pour faire cette route, on fut obligé de présenter au vent le côté de babord, où il étoit percé à fleur d'eau : ses trous se trouvant par ce moyen élevés au-dessus de la mer, elle n'y entra plus avec la même impétuosité, et à force de travail, on soulagea le vaisseau, au moins de deux pieds d'eau; mais les matelots qui étoient placés en garde sur le mât de beaupré, crierent qu'ils voyoient les brisans des rochers, et que le vaisseau alloit périr dessus, si l'on ne reviroit dans l'instant du

côté

côté de tribord. Ce nouveau danger étant encore plus pressant que l'autre, du Guay-Trouin ordonna de changer de route; mais le vaisseau se remplit d'eau comme auparavant. On représenta le babord au vent, et l'on fit cette manœuvre trois fois pendant la nuit. Lorsque le jour parut, on reconnut que le vaisseau étoit entre l'île de Grois et la côte de Bretagne. Alors du Guay-Trouin fit mettre un pavillon rouge sous les barres de hune, et tirer des coups de canon de distance en distance, pour attirer un prompt secours. Plusieurs batteaux se rendirent à bord du vaisseau, et le firent entrer dans le port-Louis. Les trois vaisseaux de guerre hollandois arriverent le

même jour, avec 12 de leur flotte marchande et les trois frégates françoises. Le *Sans-Pareil* s'y rendit le lendemain, après avoir été exposé à une multitude de dangers.

Un des premiers soins de du Guay-Trouin, en arrivant à terre, fut de s'informer de l'état où se trouvoit le Baron de Wassenaer, qu'il savoit être très-dangereusement blessé. Il se hâta même d'aller le voir, lui offrit sa bourse et tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le baron lui marqua beaucoup de reconnoissance pour ses offres, sans les accepter ! lui dit qu'il se seroit plus aisément consolé de son malheur, s'il avoit pu se faire porter à bord de son vaisseau, où il étoit persuadé qu'il auroit reçu

tous les secours et toutes les honnêtetés que les hommes généreux ne manquent jamais de procurer et de faire à un ennemi vaincu. Du Guay-Trouin jugea de-là que le baron n'avoit pas lieu de se louer de ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau : il en fut indigné contre les officiers, principalement contre celui qui commandoit; lui en fit des reproches très-vifs, lui causa même des mortifications humiliantes, quoique ce fût son proche parent.

Sur le témoignage que le ministre rendit au roi de cette action, il prit du Guay-Trouin à son service, en qualité de capitaine de frégate légere. Du Guay se rendit à la cour, pour le remercier de l'honneur qu'il

lui faisoit; en reçut des marques de bonté et de satisfaction. On lui donna le commandement de deux vaisseaux, le *Solide*, et l'*Oiseau*, pour aller croiser sur les côtes d'Angleterre. En allant à Brest pour les armer, il passa par Saint-Malo, engagea deux de ses amis à l'accompagner dans son expédition, avec deux vaisseaux de trente-six canons, qu'ils montoient. Du-Guay-Trouin se hâta de faire ses préparatifs, et étoit prêt à partir, lorsque Louis XIV jugea à propos de donner la paix de l'Europe.

Pendant les quatre années qu'elle dura, notre héros passoit les hivers à Brest, lieu de son département, et les étés à Saint-Malo, où, depuis que les Anglois l'avoient bombar-

dé, le roi envoyoit, tous les printems, un corps d'officiers et de soldats de la marine. Il s'occupoit ordinairement à travailler, pour se perfectionner dans les sciences et les exercices qui avoient rapport à son état; mais il se livroit quelquefois à son goût pour les femmes et pour le jeu. Il lui arriva à S. Malo une aventure, qui fut la suite d'une affaire qu'il avoit eue, lorsqu'il étoit de retour de sa premiere campagne sur mer. En voici le détail.

Un gentilhomme des environs de Saint-Malo, avec lequel il avoit fait cette premiere campagne sur mer, lui marquant beaucoup d'amitié, l'engagea à aller passer quelques jours à une maison de cam-

pagne que son frere ainé avoit aux environs, où il lui promit de lui procurer le plaisir de la chasse. Du Guay-Trouin accepta la proposition, et fut reçu avec le plus grand accueil. On lui procuroit pendant le jour tous les plaisirs qu'on peut desirer à la campagne, et le soir, le frere ainé l'engageoit à jouer au piquet. Le jeune, en se promenant, et, feignant d'être occupé à toute autre chose, regardoit, avec attention, le jeu de du Guay-Trouin, et, par des signes concertés, indiquoit à son frere la couleur qu'il avoit à craindre. Du Guay perdit quarante pistoles qu'il avoit dans sa bourse et, trente sur sa parole. En prenant congé de ces deux gentilshommes, il leur

laissa une obligation de trente pistoles ; les pria de ne parler de cette dette à personne, parcequ'il craignoit que sa mere n'en fût instruite, et en conçût du chagrin : il leur promit en même-tems de les payer au retour de la campagne qu'il alloit faire : il lui jurerent sur leur honneur, qu'ils lui garderoient le secret. Les honnêtes gens font rarement ce serment, parce qu'ils ont de l'honneur, et qu'ils ne le compromettent pas légérement ; les scélérats le font sans répugnance, parce qu'ils n'ont rien à compromettre.

Les deux gentilshommes firent assigner la mere de du Guay-Trouin, si-tôt qu'ils surent qn'il étoit embarqué : leur odieuse avi-

dité ne fut pas satisfaite ; ils furent déboutés de leur demande. Du Guay-Trouin fut informé à son retour, de leur procédé à l'égard de sa mere : alors il les jugea : prit la résolution de ne pas les payer ; même de leur faire rendre, s'il le pouvoit, les quarante pistoles qu'il leur avoit données. L'affaire resta là pendant un assez long espace de tems : enfin ils le citerent, sans l'en avertir, au tribunal de MM. les maréchaux de France : n'ayant pas comparu, ses adversaires obtinrent un ordre de l'arrêter. Il fut averti de ce qu'on avoit fait contre lui, se présenta devant ses juges, leur fit une peinture si naturelle du mauvais procédé des deux gentilshommes à son

égard, donna en même tems des preuves si convainquantes de leur mavaise-foi, que MM. les maréchaux firent une réprimande très-vive aux deux gentilshommes, et renvoyerent du Guay-Trouin hors de cour et de procès. Il fut très-long-tems sans rencontrer ses adversaires, et les avoit oubliés, lorsque le jeune alla s'asseoir auprès de lui à une comédie qu'on jouoit à S. Malo. Toute la colere du Guay-Trouin se réveilla; il résolut de se venger; s'informa de sa demeure; l'attendit au passage; lui fit mettre l'épée à la main; le blessa au point qu'il fut obligé de rester six semaines au lit. Lorsqu'il fut guéri, le commandant de la place les fit venir tous deux, et

leur défendit les voies de fait ; ce qui mit fin à cette affaire. Suivons notre héros dans sa carriere militaire.

Vers le commençement de l'année 1701, le roi nomma du Guay-Trouin capitaine en second de la *Dauphine*, vaisseau de sa majesté : mais, la guerre s'etant allumée, on le fit débarquer, pour armer en course deux frégates du roi ; la *Bellone*, de trente-huit canons ; et la *Railleuse*, de vingt-quatre. Comme il n'y en avoit point d'autre à Brest en état de croiser, il en fit venir de Saint-Malo deux, de quarante canons chacune : l'une commandée par M. Porrée, officier de réputation, qui le joignit assez promptement. Voyant que

l'autre tardoit trop, ils mirent à la voile, allerent croiser sur les Orcades; y prirent trois vaisseaux hollandois, venant de Spitzberg; mais une tempête les sépara, et jeta deux des prises sur les côtes d'Escosse, où elles périrent. Lorsque la tempête fut appaisée, du Guay-Trouin chercha à rejoindre son camarade : il découvrit un vaisseau de guerre hollandois de trente-huit canons, qui croisoit pour couvrir les pêcheurs de harengs. Il arriva sur lui, arbora son pavillon, fit prolonger la civadiere, afin de l'aborder plus aisément. Le vaisseau hollandois cargua ses basses voiles; mit en panne avec son grand hunier sur le mât, et le vent dans son petit. Du Guay-

Trouin étoit près de le ranger sur le vent, et avoit déja son beaupré par le travers de la poupe de l'ennemi, lorsque celui-ci mit tout-à-coup son grand hunier en ralingue, appareilla sa misaine, et, traversant ses voiles d'avant, arriva si promptement, qu'il mit le beaupré du vaisseau françois dans ses haubans, et lui fit essuyer tout le feu de son artillerie, sans qu'il pût lui riposter que de deux canons de l'avant. C'est dans cette situation terrible, que du Guay-Trouin déploye ses talens, que sa présence d'esprit et son courage le guident. Il sent que l'abordage seul peut le dérober au danger qui le menace: il ordonne, et montre en même-tems l'exemple. Il saute sur le vais-

seau

seau ennemi, est suivi par son jeune frere, qui est son lieutenant, et bientôt par tout l'équipage. Le capitaine hollandois est tué avec tous les officiers ; le reste de l'équipage est taillé en piéces, et le vaisseau est enlevé.

Les deux vaisseaux avoient éte si maltraités dans le combat, que du Guay-Trouin fut obligé d'aller dans un des ports de l'île d'Irlande, pour les faire réparer ; il y reçut un coup de vent si terrible, qu'il pensa périr à l'ancre ; fut obligé de remettre à la voile, et d'y laisser sa prise, qui en sortit peu de tems après, et fit naufrage sur les côtes d'Ecosse. Du Guay - Trouin prit encore un vaisseau hollandois ; mais il coula bas, et une grande

partie de son équipage périt. Notre héros ne trouvant point son camarade, résolut d'aller terminer sa croisiere à l'entrée de la Manche; mais la tempête l'y suivit, mit son vaisseau en très-mauvais état, et l'engagea à retourner à Brest, où il désarma. Son camarade ne fut pas plus heureux que lui. M. Porrée rencontra un vaisseau de guerre hollandois, l'attaqua, chercha à l'aborder; mais il eut un bras emporté d'un boulet de canon; reçut, un instant après une blessure au bas-ventre, et fut obligé de lâcher prise : il ne guérit que par une espece de miracle. La *Railleuse*, qui étoit montée par un des parens de du Guay-Trouin, fut jetée, par la tempête, près de

Lisbonne, où elle relâcha, et se rendit ensuite à Brest.

En 1703, le roi accorda à du Guay-Trouin le commandement de trois vaisseaux : l'*Eclatant*, de 66 canons; le *Furieux*, de 62; et le *Bienvenu*, de 30. Il monta le premier, ne mit que 58 canons dessus, 56 sur le *Furieux* : il fit venir deux frégates de Saint-Malo, les joignit aux trois vaisseaux de roi; mit promptement à la voile; alla croiser sur les Orcades, où il savoit que quinze vaisseaux hollandois, revenant des Indes Orientales, devoient passer. En y arrivant, il découvrit effectivement quinze vaisseaux, avança pour les reconnoître, vit que c'étoit une escadre de vaisseaux de guerre hollandois,

qui attendoit ceux qui devoient revenir des Indes Orientales. Du Guay-Trouin fit promptement mettre toutes les voiles au vent, pour les éviter ; mais il y en avoit parmi eux cinq ou six qui étoient très-bons voiliers : ils joignirent le *Furieux* et le *Bienvenu* ; alloient prendre le dernier, lorsque du Guay-Trouin fit carguer les basses voiles de l'*Eclatant*, qu'il montoit, et demeura de l'arriere de ses deux vaisseaux, afin de les couvrir. Un des vaisseaux ennemis s'avança à la portée du pistolet, pour le combattre ; mais trois ou quatre bordées de canon et de mousqueterie, que du Guay-Trouin lui lâcha à bout portant, le dématerent entiérement, et le raserent comme

un ponton. Les autres vaisseaux, qui poursuivoient le *Furieux* et le *Bienvenu*, vinrent promptement au secours de leur camarade ; attaquerent l'*Eclatant* avec fureur. Pendant qu'ils étoient occupés à le canonner le *Furieux* et le *Bienvenu* s'éloignerent, et on les perdit de vue, à la faveur d'un brouillard qui s'éleva. Les ennemis s'opiniâtrerent à poursuivre l'*Eclatant* et à les combattre ; mais, ses camarades étant hors de péril, il fit de la voile, se mit en très-peu de tems hors de la portée des ennemis, et rejoignit sa petite escadre avant la nuit. Ce combat fut d'autant plus glorieux pour du Guay-Trouin, qu'il se défendit seul contre six vaisseaux, et garantit ceux de

son escadre du danger qui les menaçoit.

Il se rendit sur les côtes de Spitzberg, où il prit, rançonna ou brûla plus de quarante vaisseaux baleiniers, et la brume lui en fit manquer un très-grand nombre d'autres. Ayant appris qu'il y en avoit environ deux cents dans le port de Grouenhave, il partit pour s'y rendre; étoit déja engagé entre les pointes qui forment la baie, lorsqu'il s'éleva un brouillard si épais et un si grand calme, que ses vaisseaux, ne gouvernant plus, furent jetés par les courans, jusque dans le bord de l'île de Vorland, par les 81 degrés de latitude nord, et si près d'un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue, qu'ils

eurent beaucoup de peine à l'éviter. Il vint enfin un peu de vent, qui les poussa au large, et les mit en état de retourner au port Grouenhave ; mais ils n'y trouverent plus les deux cents vaisseaux hollandois.

La saison étant fort avancée, du Gauy-Trouin retourna en France avec toutes ses prises. L'année suivante, qui étoit 1704, il obtint du roi la permission de faire construire deux vaisseaux de cinquante-quatre canons chacun, et une corverte de huit. L'un des vaisseaux fut nommé le *Jason*, l'autre *Auguste*, et la corvette fut appelée la *Mouche*. Du Guay-Trouin monta le *Jason* : il donna le commandement de l'*Auguste* à M. Desmarques, et celui de la *Mouche* à

M. Bouréneuf-Gravé. Lorsque ses vaisseaux furent prêts, il alla croiser vers les Sorlingues ; y trouva d'abord une garde-côte anglois, de 72 canons, nommé la *Revanche*, qui vint le reconnoître à portée de canon. Quoique du Guay-Trouin fût éloigné d'environ trois lieues de ses camarades, il avança sur lui, dans l'intention de l'aborder. Aussi-tôt l'Anglois prit chasse vers les Sorlingues, et du Guay-Trouin ne put le joindre qu'à la portée du fusil ; ils combattirent pendant trois heures. Enfin l'Anglois, qui cherchoit toujours à éviter l'abordage, se réfugia dans les ports des Sorlingues ; ce qui obligea du Guay-Trouin à revirer, pour aller rejoindre ses

camarades. Peu de jours après, le même vaisseau anglois contre lequel du Guay-Trouin s'étoit battu, rencontra la *Mouche*, qui s'étoit séparée du *Jason* et de l'*Auguste* : il s'en empara.

Le *Jason* et l'*Auguste* continuerent leur croisiere ; ils découvrirent pendant la nuit une flotte de trente voiles, qui sortoit de la Manche ; la conserverent jusqu'au jour : ils virent qu'elle étoit escortée par un vaisseau de guerre anglois de 54 canons, nommé le *Coventry*. Du Guay-Trouin fit signal à l'*Auguste*, de donner au milieu de la flotte, et s'avança vers le vaisseau de guerre pour l'aborder ; mais, se livrant à son impétuosité naturelle ; il le dépassa de la portée du pisto-

let, et manqua ce premier abordage : il revint sur lui, et s'en rendit maître en moins de trois quarts d'heure. L'*Auguste* prit 12 vaisseaux de la flotte ; le reste se sauva à la faveur de la nuit. Les deux François se rendirent à Brest, avec leurs prises.

Pendant cette relâche, du Guay-Trouin obtint du roi la permission de faire encore construire une frégate de 26 canons, qu'on nomma la *Valeur*. Il en confia le commandement à son jeune frere, dont l'application et la bravoure donnoient des grandes espérances. En attendant qu'elle fût achevée, il remit en mer le *Jason*, l'*Auguste*, et deux frégates de 26 canons, qui se joignirent à lui. Il fit trois

prises angloises, à la vue du cap Lézard : il avoit fait mettre sa chaloupe à la mer avec deux officiers, et soixante de ses meilleurs matelots, pour les amariner. A la pointe du jour, il vit paroitre deux gros vaisseaux de guerre, qui arriverent sur lui avec tant de vîtesse, qu'il n'eut le tems, ni de faire revenir ses gens à bord, ni de se préparer au combat, de la maniere qu'il auroit desiré. Il donna cependant le signal à ses camarades; alla à la rencontre du plus gros vaisseau ennemi, nommé le *Rochester*, de 66 canons, se présenta pour l'aborder. Si-tôt que ce vaisseau le vit à la portée du pistolet, près de le prolonger, il lui lâcha une bordée de canons chargés à

mitrailles, brisa toutes ses voiles d'avant : comme elles n'avoient plus ni bras de bouline ni escoutes, elles se coëfferent sur les mâts, et firent prendre au vaisseau vent d'avant : malgré son gouvernail. L'ennemi profita de cette circonstance, lui tira une seconde bordée, qui l'enfiloit de l'arriere à l'avant, et mit beaucoup de ses gens hors de combat. Tous ses mâts furent endommagés, la vergue du grand hunier fut coupée en deux, tomba sur la grande voile; la perça à droite et à gauche, de maniere qu'il ne pouvoit plus manœuvrer. Dès qu'il lui fut possible de mettre le vent dans ses voiles, il lâcha sa bordée à l'ennemi, gouverna ensuite vent arriere, pour travailler
à

à se rétablir; mais, en faisant cette manœuvre, il rangea de fort près le second vaisseau ennemi, nommé le *Modéré*, de 56 canons, contre lequel l'autre vaisseau françois canonnoit de loin. Ce second vaisseau ennemi, et du Guay-Trouin se tirerent, en passant, leur bordée de canon et de mousqueterie. Du Guay-Trouin continua de gouverner vent arriere, afin de rejoindre l'*Auguste*, son camarade, et de revenir à la charge avec lui, si-tôt qu'il auroit pu mettre ses manœuvres en ordre. Son camarade, loin d'aller à son secours ou de l'attendre, mit des voiles pour s'éloigner de lui. Les deux vaisseaux ennemis s'étant mis, l'un à tribord, l'autre à bas-bord, combattoient contre lui

avec toute la vigueur possible. Il faisoit feu sur eux des deux bords, défendit qu'on mît davantage de voiles, même qu'on coupât le cablot de sa chaloupe, qui étoit à la remorque, craignant de faire connoître sa situation aux ennemis, et d'intimider son camarade, qui étoit déja au point qu'il fit appareiller toutes ses voiles, pour s'éloigner plus vîte. Les deux frégates ne firent aucun mouvement pour aller à son secours. Il semble que le dessein des uns et des autres étoit de le sacrifier; mais il arriva que son vaisseau, sans avoir de grand hunier, sans aucunes menues voiles, traînant une chaloupe à la remorque, alloit encore plus vîte que l'*Auguste* avec toutes ses voiles,

Il lui fit plusieurs fois signal de venir lui parler; mais ce fut inutilement. Alors du Guay-Trouin lui fit tirer un coup de canon à balle : il avoit pris la résolution de cesser de tirer sur les Anglois, et de diriger tous ses canons sur lui, s'il tardoit plus long-tems à obéir au signal L'*Auguste* cargua enfin ses voiles ; et les ennemis, voyant les deux vaisseaux françois réunis, arriverent vent arriere, tirerent chacun leur bordée à l'*Auguste*, et cesserent le combat. Cette distinction marquoit le cas qu'ils faisoient de lui. L'histoire présente des traits de bravoure sans nombre ; elle en présente aussi de lâcheté sans nombre. L'année précédente, du Guay-Trouin s'étoit exposé seul, comme on l'a vu,

pour empêcher ce vaisseau d'être pris par les Anglois. Il est bien affligeant pour un homme courageux, d'être si mal secondé, et bien fâcheux pour un état, d'avoir des officiers aussi mauvais que celui qui commandoit l'*Auguste*. La manœuvre des deux frégates fut aussi blâmable que celle de l'*Auguste* ; loin de se tenir à portée de fournir du renfort à du Guay-Trouin, s'il avoit abordé, elles s'éloignerent avec les prises, pour juger des coups en toute sûreté.

Du Guay-Trouin, se trouvant trop exposé avec de tels camarades, se hâta d'aller relâcher à Brest ; fit l'impossible pour faire donner le commandement de l'*Auguste* à un officier, qui en fût plus digne que

celui qui l'avoit ; mais ce lâche capitaine trouva des protecteurs aussi lâches que lui : on lui donna encore le commandement de ce vaisseau. Du Guay-Trouin en fut indigné ; il vouloit quitter le service. Ainsi la France pensa perdre un grand homme, parcequ'on appuyoit un homme méprisable. Mais, c'est en vain que l'histoire donne des leçons.

Du Guay-Trouin étouffa son ressentiment, n'écouta que son zele pour sa patrie : il remonta sur son vaisseau ; mais il se joignit au *Protée*, que commandoit M. de Roquefeuille, aimant mieux servir sous les ordres d'un brave capitaine, que de commander à des gens sur lesquels il ne pouvoit compter. Ils

allerent croiser à l'entrée de la Manche ; et n'ayant fait aucune rencontre digne d'attention, ils retournerent à Brest, où l'on caréna le *Jason* et l'*Auguste*.

Au printems de l'année suivante, qui étoit 1705, du Guay-Trouin monta encore le *Jason*, le chevalier de Nesmond eut le commandement de l'*Auguste* ; et le jeune du Guay prit celui de la frégate la *Valeur*, qui étoit prête. Ils établirent leur croisiere à l'entrée de la Manche ; y trouverent deux vaisseaux de guerre anglois ; l'*Elisabeth*, de 72 canons, et le *Chatam*, de 54, qui arriverent sur les trois vaisseaux françois. Ceux-ci leur épargnerent la moitié du chemin : du Guay-Trouin avança sur l'*Eli-*

sabeth, et se présenta pour l'aborder, du côté de bas-bord. Les bordées de canon et la mousqueterie furent tirées de part et d'autre, presqu'à bout touchant. Le petit mât de hune de l'*Elisabeth* tomba; mais le grand feu et la fumée qui sortoient des deux vaisseaux, empêcherent du Guay-Trouin de s'en appercevoir, et furent cause qu'il ne modera pas assez sa course, pour jeter ses grapins sur ce vaisseau; le dépassa, malgré lui, de la portée du pistolet. L'ennemi profita de cette circonstance, arriva par la poupe du *Jason*, lui lâcha sa bordée de tribord. Du Guay-Trouin arriva au même instant, lui riposta, le tint sous le feu de sa mousqueterie, et fit gou-

verner son vaisseau de maniere à ne pas manquer un second abordage. Le capitaine de l'*Elisabeth* fit tous ses efforts pour l'éviter; mais du Guay-Trouin le serra de si près, que l'Anglois sentit qu'il alloit être accroché malgré lui. Son équipage, voyant les officiers et les soldats du *Jason* rangés sur le pont, ayant le sabre à la main, et tout prêts à s'élancer sur l'*Elisabeth*, fut saisi d'effroi: tous les postes furent abandonnés, et le capitaine baissa pavillon. Le *Chatam*, qui étoit très-bon voilier, prit la fuite, et se retira sur les côtes d'Angleterre.

Le lendemain de cette action, il s'éleva une tempête si terrible, que de du Guay-Trouin prit la

résolutiou de retourner à Brest, avec l'*Auguste* et l'*Elisabeth*. La frégate la *Valeur*, que commandoit le jeune du Guay, avoit été séparée d'eux par la tempête. Dans leur route, ils rencontrerent deux corsaires flessinguois, l'un de 40 canons, l'autre de 36. Du Guay-Trouin avança sur eux, attaqua le plus fort, qui se nommoit l'*Amazone*; lui lâcha une bordée de canon et de mousqueterie; mais il ne l'incommoda pas beaucoup, et les deux corsaires prirent chasse, l'un d'un côté, et l'autre de l'autre. Du Guay poursuivit celui qu'il avoit déja attaqué. Il étoit commandé par un très-brave capitaine, qui se défendit comme un lion, pendant plus de deux heures. Son

vaisseau se trouvant rasé comme un ponton, par les décharges réitérées que du Guay - Trouin lui faisoit tirer, il fut forcé de se rendre. Le chevalier de Nesmond poursuivit l'autre corsaire pendant un assez long espace de tems, et n'ayant pu le joindre, il se rallia au *Jason*. Ils retournerent à Brest avec leurs deux prises.

Le jeune du Guay avoit été séparé du *Jason* et de l'*Auguste*, par une tempête comme nous l'avons dit, il rencontra un corsaire de de Flessingue, aussi fort d'équipage que lui : il l'attaqua, et prit à l'abordage, mais deux corsaires de la même nation, de 36 canons chacun, attirés par le bruit du canon, fondirent tout-à-coup sur

lui, le forcerent d'abandonner sa prise, et lui donnerent chasse jusqu'à S. Jean-de-Luz, où il se retira. Il se remit en mer peu de tems après, rencontra un vaisseau marchand anglois, chargé de sucre et d'indigo; se prépara à le conduire à Brest, où il espéroit trouver son frere ainé. Il eut encore le malheur de rencontrer un corsaire flessinguois de 44 canons, qui voulut lui faire abandonner sa prise. Quoique son équipage fût fort diminué, et qu'il fût de moitié moins fort en artillerie, il soutint l'attaque avec vigueur, essuya deux abordages consécutifs, se battit avec tant de courage et de prudence, qu'au rapport de son équipage, il auroit enlevé le corsaire,

si dans le choc il n'eût été mortellement blessé d'une balle qui lui fracassa toute la hanche. Il reçut ce funeste coup dans le tems même que le pont et le gaillard de l'ennemi étoient abandonnés, que les François passoient sur son bord. Alors ils retournerent promptement sur la frégate, la pousserent au large du vaisseau ennemi, qui n'eut pas assez de courage pour profiter de la consternation où se trouvoient les François. Le jeune du Guay mit sa prise en sûreté, et arriva mourant à Brest. Son frere ainé, instruit de son arrivée, courut à son bord, le transporta lui-même à terre, et lui procura tous les secours possibles. Ces soins, cette tendresse furent inutiles;

téles ; le jeune du Guay expira peu de jours après. La mort de ce dernier frere lui rappela celle du premier, et rouvrit une plaie qui ne guérit jamais. Ses regrets étoient d'autant plus justes, que dans un âge encore tendre, ses deux freres montroient les plus grands talens pour la marine, et lui avoient prouvé qu'il pouvoit faire avec eux les entreprises les plus hardies. On voit tous les jours les espérances qui paroissent les mieux fondées, s'évanouir par un accident imprévu, et l'homme éprouve sans cesse que les décrets de l'Eternel sont impénétrables.

Il falloit des entreprises hardies; il falloit l'espoir des triomphes, pour endormir la douleur de ce

Guay - Trouin dit dans ses mémoires, qu'il est persuadé qu'on auroit battu les ennemis, si on les avoit attaqués ; parce qu'ils étoient moins forts que les François, quoique supérieurs en nombre. Il ajoute que presque tous les conseils qui ont été tenus dans la marine, ont pris le parti le moins honorable et le moins avantageux ; qu'il est persuadé que dans les occasions où le péril est grand, et le succès incertain, c'est au commandant à décider, sans assembler le conseil. La nature, ajoute encore ce grand homme, qui abhorre la destruction, suggere imperceptiblement à la plupart des membres du conseil tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à crain-

dre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.

Du Guay-Trouin, voyant qu'on ne vouloit pas suivre les intentions du marquis de Coëtlogon, mit à la voile avec ses deux vaisseaux, le *Jason* et l'*Auguste*; se rendit à l'entrée de la manche. Deux jours après qu'il y fut arrivé, il découvrit un vaisseau qui venoit à sa rencontre, et qui passa entre lui et son camarade. Ils revirerent tous deux sur lui, et le conserverent pendant la nuit. A la pointe du jour, Du Guay-Trouin vit que c'étoit le *Chatam*, qui lui avoit échappé, lorsqu'il prit l'*Elisabeth*. Le capitaine du *Chatam* reconnut aussi le *Jason*, et revira prompte-

ment vent arriere. Les deux François en firent autant, et le tinrent entr'eux. Cette situation pressante le força de combattre. Il attaqua l'*Auguste*, qui, de son côté, le canonna avec une grande vivacité. La crainte que du Guay - Trouin avoit que ce vaisseau ne lui échappât une seconde fois, l'engagea à prendre toutes les précautions pour assurer le succès de son abordage. Il ordonna à tous ses gens de se coucher sur le pont, parce qu'il vouloit aborder le vaisseau ennemi, sans tirer un seul coup. Il étoit près de le prolonger, lorsque la sentinelle cria du haut des mâts, qu'elle découvroit plusieurs vaisseaux venant à toutes voiles. Du Guay-Trouin prit ses lunettes d'ap-

N 3

proche, et reconnut que c'étoit l'escadre angloise que le marquis de Coëtlogon avoit eu envie d'aller attaquer. Aussi-tôt il revira de bord, et fit signal à l'*Auguste* d'en faire autant. Celui-ci laissa le *Chatam*, mais en si mauvais état, qu'il fut obligé de mettre à la bande, dès qu'il fut éloigné de la portée du canon. Les deux vaisseaux françois prirent chasse, et mirent toutes leurs voiles au vent : mais cette escadre, qui étoit composée des meilleurs vaisseaux d'Angleterre, et tout nouvellement carénés, joignit bientôt l'*Auguste*. Du Guay-Trouin, ne voulant pas l'abandonner, l'attendit, lui conseilla de jeter à la mer ses ancres, sa chaloupe, ses mâts, ses vergues de

rechange, pour pouvoir échapper à ce danger pressant.

Ces précautions furent inutiles : les ennemis portoient le premier vent avec eux ; vers les cinq heures du soir, ils joignirent les deux vaisseaux françois à portée du canon. Six d'entr'eux se détacherent pour aller sur l'*Auguste ;* les quinze autres poursuivirent le *Jason ;* et le *Rochester* de 64 canons, le joignit à la portée du pistolet ; lui envoya toute sa bordée de canon et toute sa mousqueterie ; à bout portant. Elles ne causerent cependant pas beaucoup de perte à du Guay-Trouin, parce qu'il avoit ordonné à tout son équipage, même aux officiers, de se coucher le ventre sur le pont ; de ne se

relever qu'au signal qu'il leur en donneroit; de crier tous ensemble, *vive le roi;* de pointer tous les canons les uns après les autres, sans se presser. Ses ordres furent ponctuellement exécutés, et sa décharge de canon et de mousqueterie jeta plus de cent hommes bas sur le *Rochester.* Le désordre fut si grand sur ce vaisseau, que du Guay-Trouin l'auroit enlevé, s'il n'eût pas pris la précaution d'arriver vent arriere, et n'eût pas été soutenu de près par plusieurs gros vaisseaux. Alors le vent cessa, et les ennemis, qui avoient harcelé le *Jason* pendant un assez long espace de tems, l'entourerent de toutes parts, vers minuit, et le laisserent tranquille : ils étoient persuadés

qu'il ne leur échapperoit pas, et qu'à la pointe du jour ils s'en rendroient maîtres avec moins de risque, et beaucoup plus de facilité. Du Guay-Trouin en étoit lui-même convaincu : il assembla tous ses officiers; leur déclara que, ne voyant aucune apparence de sauver le vaisseau du roi, il falloit au moins soutenir la gloire de ses armes jusqu'à la derniere extrêmité; que son intention étoit d'essuyer, sans tirer, le feu des vaisseaux qui l'environnoient, et d'aller aborder, debout au corps, le commanda, ajouta qu'il se tiendroit lui-même au gouvernail, jusqu'à ce qu'il fût accroché au vaisseau ennemi; que ce vaisseau, ne s'attendant pas à un pareil abor-

dage, et n'ayant, par conséquent, pas le tems de faire ses dispositions pour le soutenir, ils feroient une action brillante, avant de succomber sous le nombre ; enfin qu'il étoit certain que, de quelque maniere que la chose tournât, le pavillon du roi ne seroit jamais baissé, tant qu'il l'auroit à sa garde. MM. de la Jaille et de Bourgneuf-Gravé, ses deux principaux officiers, approuverent sa résolution, et tous ceux qui composoient l'équipage, lui assurerent qu'ils périroient plutôt que de l'abandonner. Tout est préparé pour exécuter cette étonnante résolution : du Guay-Trouin sait que tout son monde est prêt à le seconder ; son ame est tranquille ; il goûte le plai-

sir délicieux, pour un guerrier tel que lui, de voir qu'en périssant il se couvrira de gloire. Il va se mettre sur son lit, pour prendre quelques momens de repos; mais l'idée de la scène terrible qui est près de commencer, le réveille à chaque instant. Il se leve, retourne sur le gaillard; parcourt des yeux les vaisseaux qui l'environnent; arrête ses regards sur le commandant, qu'il reconnoît aux feux qui sont à la poupe, et à celui qui est à la grande hune. Une multitude d'idées roule dans sa tête, pendant le morne silence qui l'environne : il jette les yeux sur l'horizon, apperçoit qu'il s'y forme une noirceur, qu'elle augmente. En habile marin, il juge que le

vent va venir ; fait appareiller ses voiles sans bruit, et diriger de ce côté ; emploie ce qui lui reste d'avirons pour gouverner son vaisseau, afin qu'il prête le côté au vent lorqu'il viendra. Le vent souffle tout-à-coup, trouve les voiles du vaisseau de du Guay-Trouin prêtes à le recevoir ; il les enfle, et le vaisseau part. Les ennemis, endormis dans la confiance, n'ont point fait les mêmes préparatifs ; ils se réveillent, voient du Guay-Trouin qui leur échappe ; ils travaillent à mettre toutes leurs voiles au vent, et perdent à se préparer un tems qu'il emploie à s'éloigner. Le *Honster* le joint encore à portée du fusil, le canonne dans la hanche, mais du Guay-Trouin lui riposte

riposte si vivement, qu'il le force de reculer, enfin de l'abandonner.

Vers le midi, l'escadre angloise voyant que ses efforts étoient inutiles, cessa de le poursuivre, et le *Honster* resta aussi de l'arriere de lui. Alors du Guay-Trouin se regarda comme un homme véritablement ressuscité, ayant cru sincérement qu'il seroit enseveli sous les ruines du *Jason*. Il résolut de relâcher dans le premier port de France qu'il trouveroit, parce qu'il avoit été obligé, pour sauver son vaisseau, de jeter à la mer tous ses mâts, toutes ses vergues de rechange et toutes ses ancres, à l'exception d'une. Le lendemain, à la pointe du jour, il rencontra un corsaire de Fles-

singue de 20 canons, nommé le *Paon*, le prit et le conduisit au Port-Louis.

Vous qui courez la même carriere que du Guay-Trouin, dites-nous ce qu'on doit admirer le plus dans ce héros, qui se dérobe au danger le plus pressant. Est-ce le courage, qui lui fait braver le grand nombre d'ennemis, et prendre la résolution de combattre ? Est-ce la fermeté, qui lui fait donner des ordres avec le même sang-froid que s'il eût eu des forces suffisantes pour résister ? Est-ce son zele pour la gloire du roi, l'honneur de la patrie, qui l'engage à se sacrifier, plutôt que de souffrir que le pavillon qui lui est confié soit déshonoré ? Est-ce enfin

le talent de connoître le caprice des élémens, d'en profiter, en excitant l'étonnement et l'admiration de ceux qu'il a su tromper? Vous vous glorifiez avec raison, citoyens de Saint-Malo, d'avoir eu un pareil compatriote! Ce fut dans votre marine, dans la marine marchande, qu'il reçut ces leçons qui l'ont conduit à l'immortalité. Il avoit à peine trente-deux ans, quand il fit cette glorieuse action. Ce fut en 1705, et il étoit né en 1673.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé au Port-Louis, il prit un ancre, un mât de rechange, remit promptement à la voile, quoique son vaisseau fût très-maltraité, et alla chercher l'*Auguste :* il croisa pendant quinze

jours, sans le trouver; ce qui lui parut être un mauvais présage. Il rencontra l'*Amazone*, ce vaisseau flessinguois qu'il avoit pris la campagne précédente, et qu'un de ses amis avoit armé pour aller le joindre. Ils prirent deux vaisseaux hollandois venant de Curaco, chargés d'argent et de cacao. L'*Amazone* en conduisit un à Saint-Malo, et du Guay-Trouin se rendit à Brest avec l'autre. En y arrivant, il apprit que l'*Auguste* avoit été enlevé par les Anglois; en voici les principales circonstances :

Des six vaisseaux qui s'étoient détachés de la flotte angloise pour le poursuivre, comme nous l'avons dit, un le joignit, lui livra combat. M. de Nesmond, qui com-

mandoit l'*Auguste*, se défendit vigoureusement, et le vent ayant cessé, il se servit de ses avirons pour s'éloigner. Le calme dura toute la nuit, et favorisa sa retraite au point qu'à la pointe du jour, il se trouva à cinq lieues loin des vaisseaux qui le poursuivoient : mais le vent s'étant levé, ils le rejoignirent sur les cinq heures du soir ; l'attaquerent, l'un après l'autre, le démâterent, et s'en rendirent maîtres.

Lorsque du Guay-Trouin eut fait radouber le *Jason*, il remit en mer avec ce seul vaisseau ; alla croiser sur les côtes d'Espagne, dans le dessein de joindre l'armée navale de France, que commandoit M. le comte de Toulouse,

amiral de France ; mais il ne la découvrit pas, et prit à l'entrée de la riviere de Lisbonne, un vaisseau anglois, se rendit de-là à l'entrée du détroit de Gibraltar, où il trouva deux frégates angloises venant du Levant; l'une de 30 canons, et armée en guerre; l'autre de 26, chargée de marchandises. Il les attaqua, et les prit au bout de trois quarts d'heure; conduisit ensuite ses prises à Brest. Dans sa route, il prit encore un vaisseau anglois de 500 tonneaux, chargés de poudre pour l'armée ennemie; enfin il en rencontra un cinquieme, s'en empara, et conduisit le tout à Brest.

L'année suivante, qui etoit 1706, il arma le *Jason* et le *Paon*, ce

vaisseau flessinguois de 20 canons, qu'il avoit pris l'année précédente, et en donna le commandement à M. de la Jaille, officier de mérite. Il eut ordre d'attendre M. de Ruis, lieutenant de vaisseau, qui devoit se joindre à eux avec l'*Hercule* de 54 canons, et d'aller se jeter dans Cadix, qui étoit menacé d'un siége ; d'y servir avec ces trois vaisseaux et leurs équipages, sous les ordres du marquis de Valdecagnas, capitaine-général et gouverneur de la place. Il apprit en même tems que le roi l'avoit nommé capitaine de vaisseau ; ce qui redoubla son zele pour le service de sa majesté.

Voyant que l'*Hercule* tardoit trop à le joindre, il alla le cher-

pourroit aisément joindre cette flotte sous pavillon anglois, l'aborder, et que ses autres vaisseaux auroient le tems de prendre quelques navires marchands, avant qu'ils fussent secourus du reste de la flotte. La frégate le *Paon* étoit alors à quatre lieues de lui ; mais le tems étoit trop précieux pour qu'il l'attendît ; d'ailleurs, il auroit pu donner de la défiance aux ennemis en temporisant. Il dit à M. de Ruis de couper le peloton séparé, pendant qu'il aborderoit le vaisseau de guerre. Ils arborerent aussi-tôt pavillon anglois. Du Guay-Trouin s'avança vers le vaisseau de guerre portugais, comme s'il avoit eu intention de lui parler en passant. Le Portugais mit en

panne pour l'attendre ; mais comme il étoit à l'encontre du François, et qu'il n'étoit pas possible que celui-ci exécutât son abordage avec succès, il cargua ses basses voiles, le rangea sous le vent, afin de l'empêcher d'arriver sur la flotte. Du Guay-Troin fit mettre son pavillon blanc, si-tôt qu'il fut à la portée du pistolet ; lui fit tirer toute sa bordée de canon et toute sa mousqueterie. Le Portugais, surpris, ne répondit que de cinq ou six coups de canon ; et, le feu de la mousqueterie de du Guay-Trouin l'empêchant de manœuvrer ses voiles d'avant, il eut le tems de le prolonger, pour exécuter l'abordage. Les grapins étoient prêts à l'accrocher lorsque l'*Her-*

cule passa à toutes voiles sous le beaupré des deux vaisseaux, en tirant sa bordée. Pour éviter que les trois vaisseaux ne fussent brisés, du Guay-Trouin mit promptement ses voiles sur le mât, et arriva. Cette manœuvre imprudente de l'*Hercule* lui fit manquer son abordage: mais voyant que le vaisseau portugais ne faisoit plus de résistance, il laissa à l'*Hercule* le soin de l'amariner, et alla sur les vaisseaux marchands. Ces navires avoient tous arrivé, vent arriere, sur la flotte, et les vaisseaux de guerre étoient venus à toutes voiles à leur secours, de maniere que du Guay-Trouin se trouva à portée du canon de ces vaisseaux de guerre, avant d'avoir

pu joindre un seul vaisseau marchand. M. de Ruis, auquel du Guay-Trouin avoit laissé le soin d'amariner le premier vaisseau de guerre, au lieu de l'aborder, et de jeter sur son bord quelques-uns de ses gens, se contenta d'y envoyer sa chaloupe. Les Portugais, revenus de leur surprise, tirerent des coups de fusil dessus, pour l'empêcher d'aborder. M. de Ruis la fit revenir; canonna ce vaisseau si vivement, qu'il mit sa mâture en piéces, et y renvoya une seconde fois sa chaloupe.

Pendant ce tems, du Guay-Trouin étoit occupé à combattre de loin les autres vaisseaux de guerre, pour les retarder, et donner à M. de Ruis le tems d'amariner le vaisseau

seau pris ; mais il l'abandonna, et dit à du Guay - Trouin qu'il en avoit promptement retiré ses gens, parce qu'il alloit couler bas. Le jour alloit finir, et du Guay-Trouin fut obligé de s'en tenir à ce que M. de Ruis lui dit. Cependant il conserva la flotte toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il apperçut ce vaisseau, qui, loin d'avoir coulé à fond, s'étoit remâté, et avoit pris sa place en ligne avec les autres. Du Guay - Trouin, surpris, fit venir à son bord M. de Ruis et deux de ses principaux officiers, leur demanda pourquoi ils lui avoient assuré que ce vaisseau alloit incessamment couler bas ; et si, en retirant leur monde de dessus, ils

ne s'étoient pas assurés du capitaine, ou de quelqu'autre officier Portugais. M. de Ruis lui répondit qu'il avoit été si pressé de retirer son équipage, à l'approche des vaisseaux de guerre ennemis, qu'il n'avoit songé à faire aucun prisonnier.

Du Guay-Trouin jugea par ce discours, que le pillage seul avoit occasionné cette faute ; que ses matelots, voyant venir les vaisseaux de guerre portugais au secours de leur camarade, avoient eu peur d'être pris avec les richesses considérables dont ils s'étoient emparés ; que pour éviter ce malheur, ils avoient crié que le vaisseau alloit couler bas ; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour

se sauver. Dans cette idée, il ne fit aucun reproche à M. de Ruis, et crut qu'il étoit plus à propos de lui fournir l'occasion de réparer sa faute, en le mettant dans le cas d'aller aborder le commandant portugais. Du Guay-Trouin se chargea de le couvrir du feu de tous les autres vaisseaux ennemis, pendant qu'il feroit son abordage. Il lui conseilla de ne pas tirer un coup, avant que ses grapins fussent jetés de l'avant et de l'arriere, de nommer, pour sauter à bord, la moitié de ses officiers, le tiers de ses soldats et de ses manouvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que les postes restassent garnis. Il lui dit en outre, qu'il donneroit ordre à M. de la

Jaille, capitaine du *Paon*, d'aller à son secours, aussi-tôt qu'il le verroit accroché au commandant portugais ; de faire passer tout son équipage sur l'*Hercule*, afin de remplacer ceux qui auroient sauté sur le vaisseau portugais, et, que par ce renfort, il se trouvât en état de combattre, comme s'il n'avoit pas jeté de monde sur le vaisseau ennemi. Il ajouta : « En prenant ces précautions, vous enleverez sûrement ce gros vaisseau. Son entrepont est fort embarrassé par les marchandises, et son équipage est composé d'hommes de différentes nations, et doit être très-peu aguéri. » Il fit en même tems sentir à M. de Ruis, que s'il ne se chargeoit pas lui-meme de cet

abordage, c'étoit parce que la manœuvre qu'il auroit à faire pour le couvrir, étoit la plus délicate et la plus dangereuse; lui dit qu'il espéroit qu'aussi-tôt qu'il auroit enlevé ce gros vaisseau, il le couvriroit à son tour, quand il iroit aborder le vice-amiral portugais.

Ces arrangemens étant faits, du Guay-Trouin et son camarade arriverent sur les vaisseaux ennemis, qui les attendoient en ligne, au vent de leur flotte. Ils essuyerent toute leur premiere bordée, sans tirer, et M. de Ruis aborda avec une intrépidité incroyable le commandant, qui étoit monté de quatre-vingts canons. Il jeta ses grapins dessus, et lui donna dans le ventre toute sa bordée de ca-

non, chargée à double charge. La mousqueterie et les grenades y tuerent une grande quantité d'hommes, et acheverent d'y mettre le désordre. M. de Ruis auroit certainement enlevé ce vaisseau d'emblée, s'il avoit pris garde à sa manœuvre. Le commandant ennemi, avant d'être accroché, avoit appareillé sa misaine et sa civadiere ; et poussé son gouvernail à arriver. Ainsi ces deux vaisseaux, se trouvant liés ensemble, prirent lof pour lof en l'autre bord, de maniere que le vent prit sur toutes les voiles du portugais, et se conserva dans celles de l'*Hercule*. Il arriva de-là, que les voiles de l'un étant orientées à courir de l'avant, et celles de l'autre à caler, les grapins rompi-

rent, et les deux vaisseaux se séparerent, avant que les soldats de l'*Hercule* eussent pu sauter sur le vaisseau ennemi. Pendant ce tems, du Guay - Trouin étoit occupé à combattre et à soutenir le feu des deux matelots du commandant.

L'*Hercule* se trouvant désemparé, voulut s'écarter, pour se raccommoder plus facilement ; et, faisant de la voile, il passa par le travers de deux vaisseaux de guerre portugais, qui le maltraiterent beaucoup. Du Guay-Trouin resta seul au milieu des ennemis : toutes ses voiles étoient hâchées, le vent avoit cessé, son vaisseau ne pouvoit plus manœuvrer. Heureusement pour lui, les vaisseaux portugais avoient beaucoup de peine à

se remuer, à cause de leur pesanteur. Du Guay - Trouin trouva moyen, à l'aide de ses avirons, de revirer de bord sur un qui, ne pouvant avancer, étoit resté en panne, assez loin de ses camarades. Il fit tous ses efforts pour le doubler au vent, afin de l'aborder; mais il lui fut impossible de le ranger sous le vent, plus près que la demi - portée de fusil, parce que toutes ses manœuvres d'avant étoient coupées, que beaucoup de ses gens étoient hors de combat, et que le corps de son vaisseau étoit fort maltraité. Il se contenta de donner au Portugais toute sa bordée en passant, et continua sa route, pour se tirer hors de la portée des autres vaisseaux en-

nemis, qui le canonnoient sans relâche.

Dès qu'il fut débarrassé, il fit signal à l'*Hercule* et au *Paon* de se rallier. Il dit à M. de Ruis qu'il falloit faire encore un effort; que les ennemis étoient à proportion plus incommodés qu'eux, et qu'on devoit les poursuivre sans relâche. Aussi-tôt il arriva sur eux et ses camarades le suivirent de près. La vîtesse de son vaisseau lui fit gagner deux lieues sur l'*Hercule* et sur le *Paon*. Il joignit, vers la fin du jour, les vaisseaux de guerre portugais, qui étoient un peu restés de l'arriere, pour couvrir leur flotte. Ils étoient si maltraités, qu'ils abandonnerent celui qui avoit été démâté et pris le jour précédent

par M. de Ruis. Du Guay-Trouin avançoit le plus promptement qu'il pouvoit, pour le joindre, et s'en emparer, avant que la nuit fût venue : il avoit déja mis sa chaloupe à la mer pour l'amariner, lorsqu'il découvrit les brisans des écueils nommés *Arcatophes*, à porté du fusil sous le vent. Le vaisseau portugais toucha dessus, et alla échouer entre le fort de Cascaies et celui de S. Julien. Du Guay-Trouin eut à peine le tems de revirer de bord, pour éviter de faire naufrage sur ces brisans. Il dit dans ses mémoires, que la fortune lui fut contraire dans cette occasion, et refusa de l'enrichir, parce que ce vaisseau, dont il manqua, par plusieurs circonstan-

ces, de se rendre maître, étoit richement chargé : mais s'il fut privé des richesses, il en fut dédomagé par une gloire immortelle, qu'il acquit dans cette action, où il montra des talens et un courage incroyables. Trois boulets passerent entre ses jambes; son habit et son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil ; il reçut de légeres blessures par des éclats : il sembloit enfin que les boulets et les balles alloient le chercher par-tout où il portoit ses pas.

Après cette aventure critique, il se rendit à Cadix avec ses deux camarades. Le marquis de Valdecagnas les reçut avec le plus grand accueil, et chargea du Guay-Trouin de garder les Pontals. Ce-

lui-ci envoya une partie de ses canoniers et de ses matelots, servir l'artillerie des deux forts de l'entrée, et employa le reste de son équipage à travailler aux batteries, et à mettre tous les postes qui lui étoient confiés en état de résister. Il fit armer et remplir de soldats plusieurs chaloupes ; les tint toutes prêtes à servir, en cas de besoin ; fit armer, à ses dépens, un vaisseau en brûlôt ; le plaça avec un va et vient dans la passe du Pontal qui lui parut la plus aisée à forcer. Ayant appris qu'il n'y avoit pas pour quinze jours de vivres dans la place, quoique le gouverneur eût, sous ce prétexte, exigé de fortes contributions de tous les négocians, il

il représenta avec fermeté à ce gouverneur, qu'il étoit absolument nécessaire d'y pourvoir promptement, sinon, que l'on seroit obligé de livrer la place à l'armée ennemie, qui étoit arrivée sur les côtes du Portugal. Ces justes remontrances déplurent à M. de Valdecagnas, au point qu'il saisit le premier prétexte qu'il put trouver, pour mortifier du Guay-Trouin.

On reçut peu après à Cadix des nouvelles de Lisbone, au sujet du combat qu'il avoit livré aux vaisseaux qui escortoient la flotte portugaise. Elles annonçoient que le marquis de Sainte-Croix, qui commandoit cette flotte, avoit été tué avec plusieurs autres officiers : que

cinq des vaisseaux de guerre étoient entrés à Lisbonne fort délabrés ; que le sixieme ayant été démâté et poursuivi de fort près, étoit échoué entre les forts de Cascaies et de S. Julien ; mais qu'on avoit sauvé une partie de ses effets. On ajoutoit que ce dernier vaisseau revenoit de Goa, qu'il avoit relâché au Brésil, où il s'étoit joint à la flotte ; qu'il portoit plus de deux millions de piastres, et que le pillage que les gens de l'*Hercule* y avoient fait, étoit estimé deux cents mille écus ; qu'il y étoit resté quatorze matelots françois, que la trop grande précipitation avoit empêché d'en retirer, et qu'on les avoit mis au cachot, en arrivant à Lisbonne.

On apprit encore que l'armée navale des ennemis avoit quitté les côtes d'Espagne, et qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eût le projet d'entreprendre le siege de Cadix.

Sur cette nouvelle, du Guay-Trouin fit sortir ses vaisseaux des Pontals, et ayant appris qu'il y avoit dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie, il forma le projet d'y aller avec son brûlot et de les brûler; et il auroit pu l'exécuter facilement, parce qu'ils n'étoient soutenus par aucun vaisseau de guerre; mais M. de Valdecagnas ne voulut jamais consentir à cette expédition, et du Guay-Trouin,

ayant ordre de lui obéir, fut obligé de laisser échapper l'occasion de servir avantageusement les couronnes de France et d'Espagne.

Pendant que les vaisseaux étoient à la rade de Cadix, les barques de la douane espagnole insulterent les chaloupes françoises ; les visiterent même ; ce qui étoit contre le droit de la nation françoise. Du Guay-Trouin s'en plaignit, sans pouvoir obtenir justice. Une barque espagnole insulta encore une chaloupe françoise, la visita : l'officier qui se présenta pour s'y opdoser, fut maltraité. Du Guay-Trouin se fit rendre compte par cet officier et par l'équipage, de ce qui s'étoit passé. Voyant que l'insulte étoit grave, il détacha

deux chaloupes, en donna le commandement à M. de la Jaille, lui ordonna d'aller arrêter la barque espagnole qui avoit insulté son officier, et de n'user de violence qu'à la derniere extrémité. La barque espagnole, s'étoit mêlée parmi plusieurs autres, et M. de la Jaille eut peine à la reconnoître. Elle prit chasse, lorsqu'elle vit que les deux chaloupes alloient droit sur elle, fit feu de ses pierriers et de sa mousqueterie, tua deux soldats françois, en blessa deux autres, et M. de la Jaille eut le devant de son habit emporté. Alors il aborda cette barque, s'en rendit maître, et la conduisit à bord du vaisseau de du Guay-Trouin. Les Espagnols en y arri-

vant, lâcherent tout leur feu : les françois, furieux, leur tuerent trois hommes, et en blesserent autant.

Le lendemain au matin, du Guay-Trouin descendit à terre, avec MM. de Ruis et de la Jaille, pour informer le gouverneur de ce qui s'étoit passé, et lui demander satisfaction. de Valdecagnas ne voulut même pas le voir ; il le fit arrêter dans son antichambre, par le major de la place, et conduire à la tour de Sainte-Catherine. M. Regnaud, qui étoit françois, et lieutenant-général au service d'Espagne, résidoit alors à Cadix ; il fut si surpris de cette violence, qu'il se hâta d'aller représenter à M. de Valdecagnas de

quelle conséquence étoit son procédé. Le trouvant peu disposé à l'écouter, il dépêcha un exprès au marquis de Villadarias, gouverneur d'Andalousie, et beau-frere de M. de Valdecagnas, pour le conjurer de se hâter de venir à Cadix interposer son autorité, et arrêter les suites terribles que cette affaire ne pouvoit manquer d'avoir. M. de Villadarias arriva le jour suivant à Cadix, fit assembler un conseil, où il fut simplement décidé que l'armée navale des ennemis s'étant retirée, et le secours des vaisseaux françois n'étant plus nécessaire à la conservation de la place, on feroit sortir de prison l'officier françois, et qu'il mettroit à la voile, quand il le jugeroit à

propos. L'on fit donc sortir du Guay-Trouin de prison, et on le conduisit à ses vaisseaux. Justement indigné de cet horrible procédé, il résolut d'en faire instruire le roi de France, espérant que sa majesté en tireroit une satisfaction authentique. En effet, Louis XIV, s'étant fait rendre compte de la conduite de du Guay-Trouin et de celle qu'on avoit tenue à son égard, exigea du roi d'Espagne, qu'il otât le gouvernement de Cadix à M. de Valdecagnas, et celui de l'Andalousie à M. de Villadarias qui avoit eu la hardiesse, en écrivant au sujet de cet affaire, de se servir de termes peu respectueux à l'égard du roi de France. L'histoire présente sans cesse des

hommes qui, pour amasser des richesses et commettre des injustices, abusent de l'autorité que les places leur donnent; mais on y en trouve bien peu qui subissent la punition qui leur est due.

Du Guay-Trouin se hâta de quitter un lieu si désagréable pour lui, et prit la route de Brest. A quelque distance de Cadix, il rencontra une flotte angloise de quinze vaisseaux, escortée par le *Gaspard*, frégate de 36 canons. Il fit signal à ses vaisseaux de donner dans la flotte, alla attaquer le *Gaspard*, et s'en rendit maître, après un combat très-rude. Ses camarades prirent douze vaisseaux marchands, qui furent conduits à Brest. Du Guay-Trouin avoit

pour le capitaine de la frégate tous les égards qui sont dus à un brave officier ; mais celui-ci fut assez injuste pour attribuer ces politesses à la crainte que du Guay-Trouin avoit de tomber à son tour entre les mains des anglois, et assez indiscret pour lui en faire confidence, en mangeant avec lui. Du Guay-Trouin qui, dans la conduite qu'il avoit tenue, n'avoit été guidé que par son caractere seul, fut tellement indigné contre cet insolent, qu'il tint à son égard une conduite toute différente, afin de lui faire connoître que s'il considéroit la valeur dans un ennemi vaincu, il savoit dompter son orgueil, et en même-tems braver toutes sortes d'événe-

mens, lorsqu'il s'agissoit de combattre pour sa patrie.

Louis XIV, qui s'étoit fait une loi de récompenser le mérite, nomma du Guay-Trouin chevalier de Saint-Louis. Ce brave guerrier avoit pour son roi un amour mêlé de respect et de vénération : il voulut goûter la satisfaction de recevoir l'acolade de ses mains, se rendit à Versailles. Sa majesté le reçût avec bonté, et lui fit connoître qu'elle étoit contente de son zele et de ses services : elle lui accorda en 1707 le commandement du *Lys*, de 74 canons; de l'*Achille*, de 66; du *Jason*, de 54; de la *Gloire*, de 40; de l'*Amazone*, de 36, et de l'*Astrée*, de 22. Il se rendit promptement à Brest, choi-

sit des officiers dont le mérite lui étoit connu ; mit à la voile ; alla croiser sur les côtes de Portugal, dans l'espérance d'y rencontrer la flotte du Brésil qu'on attendoit. Il y prit deux vaisseaux anglois assez richement chargés. N'ayant point de nouvelles de la flotte du Brésil, il se rendit à l'entrée de la Manche, y fit quatre autres prises sur les Anglois ; retourna à Brest, où il fit caréner ses vaisseaux. Il les joignit à six autres, que commandoit le comte de Forbin, chef d'escadre, et qui étoit venu relâcher dans ce port. Ils reçurent ordre de la cour d'aller au-devant d'une flotte considérable, qui devoit partir d'Angleterre pour transporter des troupes et des munitions

en

en Catalogne. Ils mirent à la voile le 9 octobre ; alla se poster à l'ouverture de la Manche. Au bout de trois jours, le comte de Forbin s'écarta d'environ quatre lieues de du Guay-Trouin, et parut faire route du côté de Dunkerque, lieu de son désarmement ; mais il changea tout-à-coup de manœuvre et de route. Du Guay-Trouin crut qu'il avoit fait quelque découverte, et avança du côté qu'il avoit pris. Il apperçut effectivement une flotte considérable, qu'il crut être celle dont la cour leur avoit donné avis. Du Guay-Trouin s'approcha du comte, pour concerter avec lui sur la maniere d'attaquer cette flotte : voyant qu'il avoit arboré pavillon de chasse, il mit toutes

ses voiles au vent, et chassa sur la flotte angloise. Son escadre étant carénée de frais, devança celle de Forbin d'une lieue. Il étoit déja à portée de canon de la flotte ennemie, lorsque le comte de Forbin, au grand étonnement de tous les équipages, alla se mettre en travers, et prit un ris dans ses huniers, dans un tems où l'on auroit pû porter perroquets sur perroquets. La soumission que du Guay-Trouin crut devoir, un officier général l'obligea, mais contre son gré, d'imiter cette manœuvre. La flotte ennemie étoit sous le vent de cinq gros vaisseaux de guerre, qui s'étoient rangés en lignes (1) :

(1) Mémoires de M. du Guay-Trouin, in-12. pag. 124 et suiv.

ils avoient d'abord prit les François pour des corsaires rassemblés, et n'en faisoient pas beaucoup de cas ; mais si-tôt que ceux-ci eurent mis en travers, les Anglois reconnurent leur erreur, et le commandant fit signal aux vaisseaux de transport, de se sauver comme ils pourroient. Si les François les eussent attaqués, au lieu de s'amuser à prendre des ris, comme le comte de Forbin fit, il est certain qu'ils auroient détruit toute cette flotte, et que les projets des alliés contre la France auroient été déconcertés. L'archiduc et le roi de Portugal attendoient avec la plus grande impatience, ce convoi que la reine d'Angleterre leur envoyoit pour les

soulager dans l'extrême détresse où ils étoient. C'est ainsi qu'on voit manquer les opérations les plus brillantes et les plus utiles, quand on a mis ses forces dans des mains qui ne sont pas capables d'en faire usage.

Du Guay-Trouin voyant que le comte de Forbin n'arrivoit pas, et que le jour avançoit, céda à son impatience. Il fit signal aux vaisseaux de son escadre de venir lui parler ; ordonna à trois d'aborder chacun un vaisseau de guerre ennemi, et dit au cinquieme de le suivre, et de lui jeter une partie de son équipage, aussi-tôt qu'il le verroit accroché au *Cumberland* de 82 canons, qui étoit le commandant, et qu'il alloit atta-

quer. Il chargea en même-tems le chevalier de Nesmond, qui montoit l'*Amazone*, de donner au milieu des vaisseaux de transport. Aussi-tôt il arriva sur les ennemis, fit coucher tout son équipage sur le pont; donna toute son attention à la manœuvre. Il essuya, sans tirer, tout la bordée d'un des matelots du commandant, ensuite celle du commandant, et feignit de plier. Le commandant ennemi en fut la dupe. Il voulut arriver sur du Guay-Trouin, pour le tenir sous son feu; mais celui-ci revint tout-à-coup au vent, et, par ce mouvement, le beaupré du vaisseau anglois se trouva engagé dans les grands haubans du vaisseau françois; de maniere que

toute l'artillerie du dernier, qui étoit chargée à double charge, et sa mousqueterie, l'enfiloient de l'avant à l'arriere : ses ponts et ses gaillards furent, dans un instant, couverts de morts. Le vaisseau la *Gloire*, commandé par M. de la Jaille, l'aborda, et s'en rendit maître. Alors du Guay-Trouin fit pousser au large, pour se porter dans les endroits où sa présence pourroit être utile. Le chevalier de Beauharnois, qui montoit l'*Achille*, avoit abordé le *Royal Oak* : ses gens s'étoient présentés pour sauter à l'abordage, et il étoit près de s'en rendre maître, lorsque le feu prit dans son vaisseau à des gargousses qui étoient remplies de poudre. Ses ponts et

ses gaillards s'enfoncerent, et plus de cent hommes périrent. Il fit promptement pousser au large, et éteignit le feu. Le vaisseau ennemi profita de cet accident pour se sauver.

(1) Le chevalier de Courserac, qui commandoit le *Jason*, prit à l'abordage le *Chester*; et le chevalier de Nesmond donna au milieu des vaisseaux de transport, comme du Guay-Trouin le lui avoit ordonné, et en enleva une quantité assez considérable. M. de la Moinerie-Miniac, qui montoit le *Maure* aborda le *Ruby*, et s'en rendit maître. Dans le tems qu'il y étoit accroché, le comte de

(1) Ibid.

Forbin alla, à toutes voiles, donner de son beaupré sur la poupe du vaisseau anglois, et prétendit que c'étoit lui qui l'avoit pris ; il n'avoit cependant pas jeté un seul homme sur son bord, la déposition des Anglois qui étoient sur ce vaisseau, ne lui fut pas favorable.

Aussi-tôt que du Guay-Trouin eut fait pousser son vaisseau au large *Cumberland*, il examina ce qui se passoit autour de lui. Sa premiere idée fut de poursuivre le *Royal-Oak*, qui fuyoit en mauvais état ; mais il vit le chevalier de Tourouvre, qui commandoit le *Blak-Owal*, de 54 canons, et qui étoit de l'escadre du comte de Forbin, attaquer le *Devonshire*, qui

en portoit 92, et s'avancer, avec intrépidité pour l'aborder, étant suivi du *Salisbury*, monté par M. Bart, fils du célebre Jean-Bart, et depuis vice-amiral. Le *Devonshire*, dont l'artillerie étoit formidable, faisoit un feu terrible sur ces deux vaisseaux, et les mettoit en piéces. Du Guay-Trouin vola à leur secours : mais il étoit près d'accrocher le vaisseau ennemi, lorsqu'il vit sortir de sa poupe une fumée si épaisse, que la crainte de brûler avec lui l'engagea à s'arrêter : il se contenta de le canonner à la portée du pistolet, en attendant qu'il eût éteint le feu. Du Guay-Trouin resta dans cette position environ trois quarts d'heure, pendant lesquels le *De-*

vonshire ne cessa de tirer sur lui, et mit plus de 300 hommes de son équipage hors de combat. Ce grand homme, impatient de voir ses gens périr, prit la résolution de l'aborder : déja les vergues se croisent, lorsqu'un de ses lieutenans l'avertir que le feu se répandoit par-tout dans la vaisseau ennemi. Il fit promptement couper les manœuvres qui étoient embarrassées avec celle de l'ennemi. A peine s'étoit-il éloigné à la portée du pistolet de ce vaisseau, qu'il le vit tout en feu : tout l'équipage périt au milieu des flammes et des eaux. Trois matelots seulement se sauverent. S'étant apperçus du motif qui engageoit le vaisseau françois à abandonner son

abordage avec tant de précipitation, passerent dessus, de vergues en vergues. Ils assurerent à du Guay-Trouin, que l'équipage du vaisseau anglois qui venoit de périr, montoit à plus de 1000 hommes; qu'il portoit en outre plus de 300 officiers ou soldats passagers. La vivacité de son artillerie et de sa mousqueterie avoit déja annoncé qu'il y avoit beaucoup de monde dessus.

Le vaisseau de du Guay-Trouin avoit été tout délabré dans ce terrible combat. Le corps, les mâts, les voiles, le gouvernail, les manœuvres étoient en piéces. Enfin, il fut deux jours entiers, sans pouvoir remuer. Du Guay-Trouin se trouva dans un embarras d'au-

tant plus grand, qu'il ne voyoit autour de lui aucun vaisseau françois; ils étoient tous allés à la poursuite des débris de la flotte angloise.

(1) Un contre-maître fit dans ce combat une action qui mérite d'être rapportée : on ne peut présenter trop d'exemples de courage et de présence d'esprit. Il sauta le premier à bord du *Cumberland*, et, par-dessus son beaupré, qui étoit rompu, pénétra jusqu'au pavillon de poupe : il en coupoit la drisse, lorsqu'il vit quatre soldats anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, et qui s'avançoient sur lui, le sabre levé. Dans ce dan-

(1) Ibid. 134 et suiv.

ger

ger imprévu, il conserva la tête, jeta à la mer le pavillon anglois, et y sauta lui-même. Il eut encore la présence d'esprit et la force de ramasser le pavillon dans l'eau, de gagner à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque. Il en coupa le cablot; se servit d'une voile qu'il trouva dedans, et se rendit à bord de l'*Achille*, qui étoit resté en travers sous le vent, pour se rétablir du désordre où son abordage l'avoit mis. Ce pavillon fut porté dans l'église de Notre-Dame de Paris, avec ceux des autres vaisseaux de guerre anglois. Le roi, instruit de cette action, envoya une médaille d'or à ce contre-maître, et le fit maître d'équipage. Ce

brave homme s'appeloit *Honorat Toscan*. Il fut pris en 1712, qu'il naviguoit en sa qualité de maître, avec le chevalier de Fougeray. Les matelots anglois, ayant su que c'étoit lui qui avoit fait la belle action dont on vient de parler, lui firent essuyer toutes sortes d'indignités. Les nations les plus barbares ont toujours respecté la valeur, même dans leurs ennemis.

Revenons à du Guay-Trouin. Lorsque son vaisseau fut en état d'aller, il se rendit à la rade de Brest, où il trouva son escadre et celle du comte de Forbin, le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby*. M. de Forbin y avoit amené à la remorque le *Cumberland* en triomphe, et comme c'eût été lui qui

s'en fût rendu maître. Il est étonnant qu'un homme tel que le comte de Forbin, qui avoit un mérite réel, voulût usurper un honneur qui ne lui appartenoit pas, et en priver celui auquel il étoit véritablement dû ; mais il fut dupe de l'envie qu'il marqua dans ce moment. On sut à la cour qu'il n'avoit dépendu que de lui de prendre le *Royal Oak*. Le comte de Tourouvre, qu'il dépêcha pour porter au roi la nouvelle de cette victoire, fut assez juste pour en attribuer toute la gloire à du Guay-Trouin.

Outre les vaisseaux de transport dont l'*Amazone* s'empara et qu'elle conduisit à Brest, différens corsaires en prirent plusieurs,

et les amenerent dans différens ports de France. Enfin, ce convoi est entiérement dissipé; l'Archiduc d'Autriche ne reçoit pas un secours nécessaire; le trône d'Espagne est assuré à la maison de Bourbon, et c'est l'ouvrage de du Guay-Trouin. Il reçut une lettre du comte de Pontchartrain, par laquelle ce ministre lui marquoit que le roi, en considération de ses services, lui accordoit une pension de 1000 liv. sur le trésor royal. Il ne manquoit à du Guay-Trouin aucune des vertus qui caracterisent les grands hommes: il donna dans cette occasion une preuve éclatante de générosité; il manda au ministre de faire donner cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en

second, qui avoit eu une jambe emportée à l'abordage du *Cumberland*, ajoutant qu'il avoit plus besoin de pension que lui; et que si sa majesté le jugeoit digne de quelque récompense, il espéroit de sa bonté qu'elle voudroit bien lui accorder des lettres de noblesse, ainsi qu'à son frere ainé; que c'étoit à ses secours, qu'il devoit le bonheur de l'avoir servi utilement. M. le comte de Pontchartrain lui conseilla d'attendre à une autre occasion, pour demander cette grace.

Du Guay-Trouin se rendit à la cour, parla avec zele en faveur des officiers qui s'étoient distingués sous ses ordres. Sa majesté l'écouta, et en avança plusieurs,

entr'autres les chevaliers de *Beauharnois* de *Courserac* M. *de la Jaille*, M. *St. Auban*, et plusieurs autres. En racontant au roi les détails de son dernier combat, il fit le plus grand éloge de la valeur du chevalier de Tourouvre; présenta l'intrépidité de cet officier avec des couleurs si vives, que sa majesté, se tournant vers M. de Busca, lieutenant des gardes du corps, qui étoit alors auprès d'elle, lui dit: *Feu Ruiter, votre bon ami, en auroit-il fait autant!* *Sire*, répondit M. de Busca, *on ne peut rien ajouter au portrait que M. du Guay-Trouin vient de faire du mérite et de la bravoure de M. de Tourouvre; mais cela ne m'étonne pas : j'ai connu deux de ses freres dans les*

troupes de terre de votre majesté ; ils ont autant de valeur que celui dont on vient de parler. M. le maréchal de Villars, qui étoit présent, prit la parole, et ajouta des particularités qui prouvoient que la valeur et la probité étoient héréditaires dans la maison de Tourouvre, Il est bien flatteur pour cette maison, que deux hommes tels que le maréchal de Villars et du Guay-Trouin, aient fait son éloge en présence de Louis XIV. Ce trait historique lui donne un beau lustre.

Le desir que du Guay-Trouin avoit de se rendre, de plus en plus, digne des bontés de sa majesté, l'engagea à quitter la cour, pour aller combattre ses ennemis. Il for-

ma le projet d'une expédition importante; mais il ne le confia à personne, parce que le succès dépendoit du secret. Pour le remplir, il demanda à sa majesté un plus grand nombre de vaisseaux, et l'obtint. Il savoit que les ennemis avoient envoyé sept vaisseaux de guerre au-devant d'une flotte considérable, qui venoit du Brésil qu'ils croisoient sur les Açores, où elle devoit passer, pour s'y rafraîchir et prendre escorte. Il fit équiper, avec toute la diligence possible, les vaisseaux le *Lys* et le *Saint-Michel* de 74 canons, l'*Achille* de 66, la *Dauphine* de 55, le *Jason* de 54, la *Gloire* de 40, l'*Amazone* de 36, l'*Astrée* de 22. Il prit une corvette de 8 canons, pour servir de découverte,

et fit venir de Saint-Malo une frégate, nommée la *Desmarets*, de 30 canons. Ces préparatifs étant faits au printems de l'année 1708, du Guay-Trouin mit à la voile, alla à la hauteur de Lisbonne, où il apprit, par un vaisseau suédois, que les sept qui devoient aller au-devant de la flotte du Brésil, étoient partis depuis deux mois, pour l'attendre aux Açores. Ils prit aussi-tôt sa route du côté de ces îles, alla se placer à quinze lieues ouest au-dessus, dans un endroit où il falloit que la flotte du Brésil passât, et d'où il ne pouvoit être apperçu ni de l'escadre ennemie, ni des habitans des îles. Il détacha sa corvette, pour aller reconnoître les vaisseaux qui composoient cette escadre. On lui rapporta qu'il

y avoit trois vaisseaux portugais, trois anglois et un hollandois ; qu'un des portugais étoit à trois ponts ; que tous les autres portoient depuis cinquante jusqu'à soixante-dix canons. Il resta environ trois mois sur ces parages, sans voir paroître la flotte qu'il attendoit. Il voulut aller attaquer les sept vaisseaux de guerre ennemis ; mais ils avoient été avertis, par un passager, de l'arrivée de l'escadre françoise, et s'étoient retirés. Une tempête terrible sépara ses vaisseaux : ils furent obligés d'abandonner leur croisiere, et de se retirer dans différens ports. La flotte du Brésil passa, et l'armement de du Guay-Trouin fut perdu : il en fut d'autant plus affli-

gé, que son frere et lui y avoient mis presque toute leur fortune.

L'année 1709, il remit en mer, avec l'*Achille*, et les frégates l'*Amazone*, la *Gloire* et l'*Astrée*. On lui avoit donné avis qu'une flotte de soixante voiles devoit sortir sous peu de *Kingsal*, port d'Irlande, étant escortée par trois vaisseaux de guerre anglois, de 70, 60 et 54 canons; qu'elle devoit se rendre dans différens ports d'Angleterre. Il alla croiser sur son passage; la découvrit à la vue du cap Lézard. Persuadé que la fortune seconde souvent la valeur un peu téméraire, il résolut d'attaquer cette flotte; quoique les vaisseaux de guerre ennemis fussent de beaucoup supérieurs aux siens en

artillerie. Il fit signal à l'*Astrée* de donner dans la flotte, avança avec l'*Achille*, l'*Amazone* et la *Gloire*, pour livrer combat aux trois vaisseaux qui étoient en ligne au vent de leur flotte. En passant il lâcha sa bordée de canons et de mousqueterie, au vaisseau de l'arriere du commandant, et aborda ce dernier de long en long. L'agitation des vagues étoit si grande, qu'il ne put jeter un seul homme à bord; son vaisseau se sépara même de l'ennemi. Il tenta trois fois l'abordage, sans pouvoir y réussir; mais il fit un feu si terrible avec son artillerie, sa mousqueterie et les grenades, que les ponts et les gaillards furent couverts de morts, et qu'on les abandonna : les ver-

gues

gues de misaine et du petit hunier furent coupées : enfin ce vaisseau se trouva hors d'état de manœuvrer et de se défendre. Pendant ce tems, l'*Amazone* et la *Gloire* combattoient contre les deux autres vaisseaux de guerre anglois ; mais elles étoient trop foibles pour les aborder : elles auroient même été très-maltraitées, si du Guay-Trouin n'eût envoyé, de tems en tems, une partie de son feu sur les vaisseaux contre lesquels elles combattoient. La *Gloire* fut désemparée : M. de la Jaille, qui la commandoit, alla se placer à une portée de fusil, sous le vent du vaisseau de du Guay-Trouin. Celui-ci, voyant que les ennemis étoient si délabrés qu'on n'avoit

plus rien à craindre de leur part, et qu'il étoit seul en état de les contenir, fit signal au chevalier de Courserac, qui commandoit l'*Amazone*, de donner dans la flotte. Le chevalier le fit sur-le-champ, amarina cinq vaissseaux chargés de tabac. Les vaisseaux de guerre anglois ne firent aucun mouvement pour l'en empêcher. Du Guay-Trouin auroit pris toute la flotte, même les vaisseaux de guerre, s'il n'étoit survenu tout-à-coup une tempête terrible, qui le sépara des ennemis, et le mit en danger de périr. Il eut beaucoup de peine à gagner le port de Brest avec la frégate la *Gloire*. L'*Amazone* et l'*Astrée* allerent à S. Malo avec deux prises; une se sauva à Calais,

et deux autres firent naufrage sur la côte d'Angleterre.

Lorsque du Guay-Trouin eut fait raccommoder ses vaisseaux, il retourna à l'entrée de la Manche, avec la frégate la *Gloire*. Sur le déclin du jour, il apperçut un gros vaisseau qui avançoit, vent arriere; le joignit à onze heures du soir, le conserva toute la nuit, et mit feu à poupe, afin que sa frégate, qui n'alloit pas si vîte que son vaisseau, ne le perdît pas de vue. Lorsque le jour parut, il avança sur le vaisseau qu'il avoit conservé. Celui-ci arbora pavillon anglois; établit six canons à l'arriere de sa poupe; fit, en fuyant, plusieurs décharges, qui tuerent beaucoup de monde sur le vais-

seau de du Guay-Trouin, et incommoderent fort ses mâts et ses voiles. Enfin du Guay-Trouin le joignit à la portée du pistolet, l'aborda, et l'enleva en très-peu de tems. Il s'appeloit le *Bristol*, étoit de 60 canons, et tout neuf ; mais il coula bas, et presque tous les François qui étoient passés dedans, furent noyés.

Une escadre angloise de quatorze vaisseaux de guerre parut tout-à-coup; mais du Guay-Trouin arriva promptement vent arriere avec sa frégate. Il eut le bonheur d'échapper, quoique son vaisseau fût en très-mauvais état : trois ou quatre vaisseaux anglois joignirent la *Gloire* ; et M. de la Jaille, qui la commandoit, fut obligé de se

rendre, après s'être défendu jusqu'à la derniere extrémité. Le lendemain, du Guay-Trouin rencontra une frégate angloise, qui sortoit de la Manche : il s'en rendit maître, et la conduisit dans le port de Brest, où il désarma.

Peu de tems après, Louis XIV donna à du Guay-Trouin des preuves éclatantes de la satisfaction que ses services lui causoient : il lui accorda des lettres de noblesse pour lui et pour son frere : elles sont conçues en ces termes : « Louis, etc. Aucune récompense ne touchant plus ceux de nos sujets qui se distinguent par leur mérite, que celles qui sont honorables et passent à leur postérité, nous avons bien voulu accorder

nos lettres d'annoblissement à nos chers et bien amés Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin du Guay, capitaines de vaisseaux. Ces deux freres, animés par l'exemple de leur aïeul et de leur pere, qui ont utilement servi pendant longues années dans la place de consul de la nation françoise à Malgue, n'ont rien oublié pour mériter la grace que nous voulons aujourd'hui leur départir. Le sieur Luc Trouin de la Barbinais, après nous avoir aussi servi dans la même place de consul à Malgue, et y avoir soutenu nos intérêts et ceux de la nation avec tout le zele et la fidélité qu'on pouvoit desirer, s'adonna, particuliérement en notre ville et port de S.

Malo, à armer des vaisseaux, tant pour l'avantage du commerce de nos sujets, que pour troubler celui de nos ennemis; et ces armemens ont été portés jusqu'à un tel point, qu'ayant été commandés par ses freres, ils ont eu tout le succès qu'on pouvoit attendre de braves officiers. Deux de sesdits freres ayant été tués, en combattant glorieusement pour l'honneur de la nation, ce que ledit sieur de la Barbinais a soutenu avec une grande dépense, préférant toujours le bien de notre service à ses intérêts; en sorte que, jusqu'à présent, il a, par ses soins, par ses propres biens et son crédit, tenu en mer des escadres considérables de vaisseaux, tant pour le

commerce, que pour faire la guerre aux ennemis. C'est dans le commandement de ces vaisseaux et de ces escadres entieres, que le dit René Trouin du Guay, son frere, a montré qu'il est digne des graces les plus honorables; car en 1689, n'ayant encore que quinze ans, il commença à servir volontaire sur un vaisseau corsaire de 18 canons. Il donna les premieres preuves de sa valeur à la prise d'un vaisseau flessinguois de même force, dont le dit vaisseau corsaire se rendit maître, après deux heures de combat. Il se distingua de même, en servant sur un autre vaisseau corsaire de 26 canons, à l'attaque d'une flotte angloise de quatorze navires de différentes forces, que

le commandant dudit vaisseau se résolut d'attaquer, sur les vives instances dudit sieur du Guay. Aussi, étant rempli d'ardeur et de bonne volonté, il sauta le premier à bord du commandant ennemi, qui fut enlevé; et son activité en cette occasion, fut telle, qu'après la prise de celui-là, il se trouva encore le premier à l'abordage d'un des plus gros navires de la même flotte. Ses campagnes de 1691, 1693 et 1694 furent marquées par une descente qu'il fit dans la riviere de Limerik, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglois qui escortoient une flotte; il prit aussi un vaisseau de quatre Hollandois qu'il attaqua avec une de nos frégates,

dont nous lui avions confié le commandement. Il acquit même beaucoup de gloire dans le commandement de cette même frégate, quoiqu'il se vît réduit à céder, et à se rendre à quatre vaisseaux de guerre anglois, contre lesquels il combattit pendant quatre heures, et y fut dangereusement blessé, et s'étant évadé des prisons d'Angleterre, par une entreprise hardie, cette même année 1694 ne se passa pas sans qu'il donnât des nouvelles marques de sa valeur, ayant, avec un de nos vaisseaux de 48 canons, attaqué et pris deux vaisseaux anglois de 36 et 46 canons, après un combat de deux jours : et peu de tems après, il prit trois vaisseaux venant des Indes, richement

chargés. En 1695, se servant d'un vaisseau qu'il avoit pris la campagne précédente, et d'une frégate commandée par un de ses freres, il fit une descente près du port Vigo, brûla un gros bourg, enleva deux prises considérables, qu'il emmena en France, après avoir perdu son frere en cette occasion, et avoir défendu ses deux prises contre l'avant-garde des ennemis. Le baron de Wassenaër, à present vice-amiral de Hollande, qui commandoit en 1696 trois vaisseaux hollandois, escortant une flotte de vaisseaux marchands de la même nation, éprouva la valeur dudit sieur Trouin-du-Guay, qui le combattit à forces inégales, et cependant se rendit maître du vais-

seau que ledit sieur Wassenaër commandoit, et d'une partie de la flotte qui étoit sous son escorte. La guerre présente ayant commencé, il eut le commandement d'une de nos frégates de 36 canons, et prit un vaisseau hollandois de même force. L'année 1704 fut encore marquée par la prise qu'il fit d'un vaisseau anglois de 72 canons, n'ayant qu'un vaisseau de 54, qu'il montoit; prit encore un autre vaisseau de 54 canons. En 1705, il se rendit maître d'un vaisseau flessinguois de 38 canons, après un rude combat; et un de ses freres, étant à la poursuite de ceux qui lui avoient échappé, reçut une blessure, dont il mourut quatre jours après. Pour l'attacher encore plus

plus particuliérement à notre service, nous l'honorâmes d'une commission de capitaine de vaisseau ; et peu de tems après, il attaqua une flotte de treize navires, escortée par une frégate de 34 canons ; se rendit maître de la frégate et de presque tous les vaisseaux de la flotte ; et ayant, en 1707, joint une escadre de nos vaisseaux armés à Dunkerque, il sut y servir si utilement, avec quatre vaisseaux qu'il avoit sous son commandement, que notre escadre ayant attaqué une flotte escortée par cinq gros vaisseaux de guerre anglois, ledit sieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer et de prendre à l'abordage le commandant, de 82 canons, et de contribuer beaucoup à l'avan-

tage que l'escadre de nos vaisseaux remporta, tant sur les vaisseaux de guerre anglois, que sur la flotte. Enfin, en la présente année 1709, ayant le commandement de quatre vaisseaux de 60, de 40 et de 20 canons, il attaqua une flotte escortée par trois vaisseaux anglois de 50, 60 et 70 canons, en prit plusieurs, et peu de tems après, prit encore à l'abordage un autre vaisseau anglois de 60 canons, qu'il n'abandonna que quand il s'y vit contraint, à la vue de 17 vaisseaux de guerre ennemis; en sorte que ledit sieur du Guay-Trouin peut compter qu'il a pris, depuis qu'il s'est adonné à la marine, plus de 300 navires marchands et 20 vaisseaux de guerre

ou corsaires ennemis. Toutes ces actions considérables, et le zele dudit sieur de la Barbinais, son frere, dont nous sommes pleinement satisfaits, nous ont excité à leur en donner des marques. A CES CAUSES et autres considérations à ce nous mouvant, de notre propre mouvement, grace spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons lesdits Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin-du-Guay, leurs enfans, et postérité nés et à naître en légitime mariage, annoblis et annoblissons par ces présentes signée de notre main; et du titre et qualité de nobles et d'écuyers les avons décorés et décorons. Voulons et nous plaît qu'en tous lieux et endroits,

tant en jugement que dehors, ils soient tenus, censés, réputés nobles et gentilshommes ; et comme tels, qu'ils puissent prendre la qualité de nobles et d'écuyers, parvenir à tous degrés de chevalerie et autres dignités, titres et qualités réservés à la noblesse ; jouir et user de tous les honneurs, privilèges, prérogatives, prééminences, franchises, libertés et exemptions dont jouissent les autres nobles de notre royaume, tout ainsi que s'ils étoient issus de noble et ancienne race, tenir et posséder tous fiefs, terres et seigneuries nobles, de quelque titre et qualité qu'elles soient. Leur permettons en outre de porter armoiries timbrées, telles qu'elles

seront réglées et blazonées par le sieur d'Hosier, juge d'armes de France, ainsi qu'elles seront peintes et figurées dans ces présentes, auxquelles son acte de réglement sera attaché sous le contre-scel de notre chancellerie; icelles faire mettre et peindre, graver et sculpter en leurs maisons et seigneuries, ainsi que font et peuvent faire les autres nobles de notre royaume. Et, pour leur donner un témoignage honorable de la considération que nous faisons de leurs services, nous leurs permettons d'ajouter à leurs armes deux fleurs-de-lys d'or, et d'y mettre au cimier, pour devise, *dedit hæc insignia virtus*, sans que, pour raison des présentes, lesdits sieurs Trouin et

leurs descendans soient tenus de nous payer ni à nos successeurs rois, aucune finance ni indemnité, dont nous leur avons fait et faisons don par cesdites présentes, à la charge de vivre noblement, et de ne faire aucun acte dérogeant à la noblesse (1). Si donnons en mandement, etc. que ces présentes ils aient à faire registrer, et du contenu en icelles faire jouir et user lesdits sieurs Trouin, leurs enfans nés et à naître en loyal mariage, pleinement, paisiblement

---

(1) Les armoiries sont un écu d'argent, à une ancre de sable, et un chef d'azur, chargé de deux fleurs-de-lys d'or. L'écu est timbré d'un casque de profil, orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent, de sable ; et au-dessus, en cimier, pour devise, DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS,

et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchemens, nonobstant toutes ordonnances, arrêts et reglemens à ce contraires, auxquels et aux dérogatoires y contenus, nous avons dérogé et dérogeons par cesdites présentes : car tel est notre plaisir ; et afin que ce soit chose ferme et stable, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Versailles, au mois de juin, l'an de grace mil sept cent neuf, et de notre regne le soixante-septieme. *Signé* LOUIS. Et plus bas, par le roi, PHELIPEAUX. »

Du Guay-Trouin se rendit promptement à Versailles, et n'y resta que le tems qu'il falloit pour remercier sa majesté. Il retourna

à Brest, fit armer le *Lys*, l'*Achille*, la *Dauphine*, le *Jason* et l'*Amazone*; monta le *Lys*, et mit à la voile. Il avoit reçu avis que cinq vaisseaux anglois, venant des Indes orientales, devoient aborder à la côte d'Irlande, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre de 70 canons, et que l'amirauté d'Angleterre en avoit fait partir deux autres de 66, pour aller au-devant des cinq, parce qu'ils portoient des richesses immenses.

Sur ces instructions, du Guay-Trouin établit sa croisiere aux environs des côtes d'Irlande, mais un peu au large. Peu après qu'il y fut arrivé, il rencontra un des vaisseaux que l'amirauté d'Angleterre avoit dépêchés; le joignit,

même avant que les autres vaisseaux de son escadre fussent à la portée de l'Anglois, et s'en rendit maître, en moins d'une heure de combat. Du Guay-Trouin y trouva les instructions de l'amirauté d'Angleterre; voyant que ce vaisseau, qui se nommoit le *Glocester*, étoit tout neuf, et qu'il alloit bien, il le fit monter par son capitaine en second; y mit un nombre assez considérable d'officiers, de soldats, de matelots, et le retint pour croiser avec lui. Un début si heureux lui fit concevoir l'espérance de prendre les vaisseaux des Indes; mais il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit à l'extrémité: il s'éleva un brouillard si épais que les vaisseaux de son escadre qui ne se

voyoient pas, étoient obligés de se conserver par des signaux continuels de canon, de fusils, de cloches et de tambours. Il dura quinze jours entiers : les vaisseaux des Indes en profiterent, et entrerent dans les ports d'Irlande. Du Guay-Trouin voyant qu'il avoit manqué son coup, et que ses vivres étoient consommés, alla débarquer à Brest ; y resta jusqu'à ce qu'il fût rétabli de sa maladie, et se rendit à Versailles, si-tôt qu'il eut recouvré la santé.

Lorsqu'il étoit à la cour, le bruit se répandit que M. du Clerc, capitaine de vaisseau, avoit tenté, avec environ mille soldats, la conquête de *Rio-Janeiro*, une des plus florissantes et des plus riches co-

lonies du Brésil ; qu'une partie avoit été taillée en piéces, en donnant l'assaut à la ville et aux forteresses ; qu'il avoit été fait prisonnier avec six ou sept cents hommes ; que les Portugais traitoient ces prisonniers avec la derniere inhumanité ; que M. du Clerc avoit été assassiné , quoiqu'il se fût rendu à composition Du Guay-Trouin , à ce récit, entre en fureur : il forme le projet de venger sa patrie, de briser les fers de ses compatriotes ; mais le mauvais succès de la premiere entreprise, l'épuisement où une guerre de dix années à mis l'état , enfin la famine qu'éprouve la France , semble former un obstacle insurmontable à ses desseins. Rien ne

l'arrête : il communique son projet à des gens riches : la confiance qu'ils ont en ses talens les excite : ils forment une compagnie ; arment les vaisseaux qu'il demande. Il part avec le *Lys*, le *Magnanime*, de 74 canons chacun ; le *Brillant*, l'*Achille*, le *Glorieux*, de 66 ; la frégate l'*Argonaute de* 46, l'*Amazone* et la *Bellone* de 36 chacune ; l'*Astrée* de 22, et la *Concorde* de 20. Il fit en outre armer à Rochefort, le *Fidele* de 60 canons, l'*Aigle*, frégate de 40 ; et à Dunkerque, le *Mars* de 56, le *Chancelier* de 40, et la *Glorieuse* de 30 ; ces derniers étoient de Saint-Malo ; deux traversieres et une galiotte à bombes. Il avoit choisi des officiers dont la valeur lui étoit connue :

connue ; il munit ses vaisseaux de vivres, de tentes, d'outils, enfin de tout ce qui étoit nécessaire pour camper et pour former un siege.

Au bruit d'un armement fait par du Guay-Trouin, la Hollande et l'Angleterre sont dans la consternation : la Hollande équipe des flottes pour garder ses côtes ; l'Angleterre, effrayée, croit que du Guay-Trouin va l'attaquer de tous côtés ; la reine Anne est persuadée qu'il va transporter le prétendant en Angleterre : elle rappelle de Flandres 6000 hommes ; fait de grands préparatifs pour empêcher une descente ; équipe vingt vaisseaux de guerre, pour aller bloquer Dunkerque; mais du Guay-

Trouin est parti lorsqu'ils arrivent. Il rassembla tous ses vaisseaux aux rades de la Rochelle d'où il partit le 9 juin 1711. Le 2 de juillet, il mouilla à une des îles du cap Verd, nommée Saint-Vincent, y mit ses troupes à terre, pour leur faire connoître l'ordre qu'il vouloit qu'elles observassent à la descente. Le 12 septembre, il arriva à la baïe de Rio-Janéiro, entra dans le port, malgré le feu terrible que faisoient sur lui quatre vaisseaux de guerre et trois frégates, qui s'étoient traversés à l'entrée. Ces vaisseaux, voyant que les François étoient près de les aborder et de s'en rendre maîtres, couperent leurs cables, et allerent s'échouer sous les batteries de la

ville. Pour faire connoître cette brillante expédition, nous allons donner une idée de Rio-Janéiro. La baïe est formée par un goulet très-étroit: au milieu est un gros rocher, qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à une portée de fusil des forts qui en défendent l'entrée de tous côtés. A droite, est le fort de Sainte-Croix, garni de 48 gros canons, depuis 18 jusqu'à 48 livres de balles, et une autre batterie de 8 pieces, qui est un peu en dehors de ce fort. A gauche est le fort S. Jean, et deux autres batteries de 48 pieces de gros canons, qui font face au fort de Sainte-Croix. Au dedans, à l'entrée, du côté droit, est le fort de Notre-Dame-de-bon voyage, situé

sur une presqu'île, et muni de 16 pieces de canon de 18 à 24 livres de balles. Vis-à-vis, est le fort Villegagnon, où il y a 20 pieces du même calibre. En avant de ce dernier fort, est celui de Sainte-Théodore, de 16 canons, qui battent la plage. Les Portugais y ont construit une demi-lune. Après ces forts, on voit l'île des Chevres, qui est à une portée de fusil de la ville, et sur laquelle est un fort à quatre bastions, garni de 10 pieces de canon, et sur un plateau; au bas de l'île, est une autre batterie de 4 pieces. Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde, qui s'avance dans la mer, et est garni de 18 pieces de canon.

Il y a, en outre, plusieurs autres batteries, de l'autre côté de la rade. Enfin les Portugais, ayant été avertis de l'armement qu'on faisoit en France, pour attaquer cette colonie, avoient élevé des retranchemens, par-tout où ils croyoient qu'on pouvoit tenter une descente.

La ville est sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, et sont couronnées de forts et de batteries. Celle qu'on trouve en arrivant, étoit autrefois occupée par les jésuites ; sur celle qui est à l'opposite, est un couvent de bénédictins, et la troisieme appartient à l'évêque du lieu. Sur la première, il y a trois forts ; celui

de S. Sébastien, garni de 14 pieces de canon et de plusieurs pierriers; celui de S. Jacques, où il y a 12 pieces de canon; enfin un troisieme, nommé Sainte-Aloysie, garni de 8 canons. Il y a en outre une batterie de 12 pieces de canon. La montagne que les bénédictins occupent, est fortifiée par de bons retranchemens et des batteries qui donnent de tous côtés. Celle de l'évêque, nommée la Conception, a pour retranchement une haie vive, et est munie de canons placés de distance en distance. La ville est fortifiée par des redans et par des batteries dont les feux se croisent. Du côté de la plaine, elle est défendue par un camp retranché, et par un

fossé rempli d'eau. Au-dedans de ces retranchemens, il y a deux places d'armes, qui peuvent contenir 1500 hommes rangés en bataille : les Portugais y avoient placé une partie de leurs troupes. La garnison de la ville pouvoit monter à 12000 hommes, outre un nombre assez considérable de noirs disciplinés.

Du Guay-Trouin fut étonné de trouver cette colonie si bien fortifiée ; mais il apprit que la reine Anne d'Angleterre, instruite, comme on l'a vu, de l'armement qu'il faisoit, avoit envoyé un paquebot, pour en avertir le roi de Portugal ; que ce prince avoit dépêché ce même paquebot au gouverneur de Rio-Janéiro, pour lui

dire de se tenir sur ses gardes.

Du Guay-Trouin passa toute la journée à forcer l'entrée du port, fit avancer, pendant la nuit, la galiote et les deux traversiers à bombes, et commença à bombarder la ville. A la pointe du jour, il détacha le chevalier de Goyon, avec cinq cents hommes d'élite, pour aller s'emparer de l'île des Chevres. Le chevalier en chassa les ennemis si promptement, qu'ils eurent à peine le tems d'enclouer quelques pieces de leurs canons. En se retirant, ils coulerent à fond deux gros navires marchands, entre la montagne des bénédictins et l'île des Chevres; firent sauter deux de leurs vaisseaux de guerre, qui étoient échoués sous le fort de

la Miséricorde : ils voulurent aussi mettre le feu à un troisieme, qui étoit à la pointe de l'île des Chevres ; mais le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes, qui le prirent, et y arborerent le pavillon du roi. Du Guay-Trouin alla examiner l'île des Chevres : la trouvant avantageuse, il y établit des batteries de canons et de mortiers, et y mit un corps de troupes, pour soutenir les travailleurs. Comme il manquoit d'eau, il résolut de faire promptement descendre à terre, pour s'assurer d'une aiguade ; mit la plus grande partie de ses troupes dans quatre frégates, en confia le commandement au chevalier de la Beauve, avec ordre de s'emparer, pendant la nuit, de

quatre vaisseaux marchands portugais, qui étoient mouillés près de l'endroit où il comptoit faire sa descente. Du Guay-Trouin fit plusieurs fausses attaques, qui attirerent l'attention des ennemis, et le chevalier de la Beauve exécuta facilement ses ordres.

Le 14 septembre, trois mille trois cents hommes, tant officiers, gardes de la marine, volontaires, que soldats et matelots, firent la descente. Il y avoit en outre près de cinq cents hommes qui étoient attaqués du scorbut; mais ils furent en état de servir au bout de quatre à cinq jours. Lorsque la descente fut entiérement faite, du Guay-Trouin divisa sa petite armée en trois brigades, de trois

bataillons chacune ; celle qui servoit d'avant-garde, étoit commandée par le chevalier de Goyon ; celle de l'arriere-garde, par le chevalier de Courserac : il se plaça au centre avec la troisieme, fit ensuite débarquer quatre petits mortiers portatifs et vingt gros pierriers. Le chevalier de la Beauve imagina de faire faire des chandeliers de bois à six pattes ferrées, qui se fichoient en terre, et sur lesquels on plaça les pierriers qui étoient assez solides. Cette artillerie marchoit dans le centre de l'armée, et au milieu du plus gros bataillon, qui s'ouvroit, quand on vouloit en faire usage.

Les chevaliers de Goyon et de

Courserac eurent ordre d'aller, avec leurs brigades, s'emparer de deux hauteurs, d'où l'on découvroit toute la campagne et une partie des mouvemens qui se faisoient dans la ville. M. d'Auberville, capitaine des grenadiers de la brigade de Goyon, chassa quelques partis des ennemis qui s'étoient embusqués dans un bois. Après cette opération, la brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardoit la ville; celle de Courserac s'établit sur la montagne opposée, et du Guay-Trouin se plaça au milieu, avec la brigade du centre. Par cette position, les François se trouverent à portée de se soutenir mutuellement; ils étoient maîtres du bord de la mer, et

et les chaloupes leur apportoient tout ce qui leur étoit nécessaire.

Le 15 septembre, du Guay-Trouin voulut voir s'il ne pourroit par couper la retraite aux ennemis, et leur prouver qu'il étoit maître de la campagne. Pour cet effet, il fit mettre toutes ses troupes sous les armes, leur ordonna d'entrer dans la plaine ; fit avancer des partis vers la ville, même jusqu'à la portée du fusil. Ils tuerent des bestiaux, pillerent des maisons, sans trouver d'opposition, et sans que les ennemis fissent aucun mouvement. Ils avoient envie d'attirer les François dans leurs retranchemens, qui étoient les mêmes où M. du Clerc s'étoit engagé, et avoit été défait. Du Guay-

Trouin pénétra leur dessein; et voyant qu'ils continuoient à rester dans l'inaction, il fit retirer ses troupes en bon ordre. Il eut cependant grand soin d'examiner le terrein, et vit qu'il lui étoit impossible d'empêcher les habitans de porter leurs richesses dans les bois et sur les montagnes.

Le 16, un détachement françois s'étant avancé, les Portugais firent jouer un fourneau, mais avec trop de précipitation : il ne fit aucun mal. Le même jour, du Guay-Trouin chargea MM. de la Beauve et de Blois d'établir une batterie de 10 canons sur une presqu'île qui prenoit à revers celles de la montagne des Bénédictins, avec ses retranchemens. Le jour sui-

vant, les ennemis brûlerent plusieurs magasins qu'ils avoient au bord de la mer, qui étoient remplis de caisses de sucre, d'agrès et de munitions : ils firent sauter un vaisseau qui étoit resté échoué sous les retranchemens des Bénédictins. Pendant ces mouvemens, quelques partis ennemis coulerent le long des défilés et des bois qui bordoient le camp des François; tenterent plusieurs attaques de jour; surprirent pendant la nuit trois sentinelles et les enleverent avec quelques maraudeurs. Cela leur donna l'idée d'un stratagême assez singulier.

Un Normand, nommé du Bocage, avoit commandé dans les dernieres guerres plusieurs bâtimens armés en course, avoit de-

puis passé en Portugal, où il s'étoit fait naturaliser, et avoit obtenu le commandement de quelques vaisseaux de guerre. Il commandoit à Rio-Janéiro un de ceux que du Guay-Trouin y trouva. Après l'avoir fait sauter, il se chargea de défendre les retranchemens des Bénédictins; fit si bien servir les canons qu'il incommoda beaucoup les François. Du Bocage voulant gagner la confiance des Portugais, auxquels il craignoit d'être suspect, leur proposa de se déguiser en matelot et de le conduire à la prison où l'on avoit mis les maraudeurs et les sentinelles : on fit ce qu'il demandoit. Lorsqu'il fut en prison, il se donna pour un des matelots

d'une des frégates de Saint-Malo, qui s'étoit écarté du camp des François et avoit été pris par un parti Portugais. Il joua si bien son rôle, qu'il apprit par les prisonniers quelles étoient les forces des François; en donna connoissance aux Portugais, qui sur son rapport, prirent la résolution d'attaquer le camp des ennemis.

Dans ce dessein, ils firent sortir de leurs retranchemens, pendant la nuit environ 1500 hommes de troupes réglées, qui avancerent jusqu'au pied de la montagne qu'occupoit la brigade de Goyon. Ces 1500 hommes étoient suivis par un corps de milice, qui se posta à moitié chemin du camp des François, et à portée de soûtenir l'atta-

que. Le poste avancé qu'ils avoient dessein d'emporter étoit à mi-côte : il y avoit une maison crénelée, qui servoit de corps-de-garde aux François. Au-dessus, régnoit une haie vive, qui étoit fermée par une barriere. Lorsque le jour parut, les Portugais firent passer plusieurs bestiaux devant cette barriere. Un sergent et quatre soldats, voulant s'en saisir, ouvrirent la barriere, sans en avertir l'officier. A peine eurent-ils fait quelques pas, que des Portugais embusqués exprès, firent feu sur eux, tuerent le sergent et deux soldats : ils passerent ensuite par la barriere et monterent vers le corps-de-garde. M. de Liesta, qui gardoit ce poste avec cinquante hommes, quoique

surpris et attaqué vivement, tint ferme, et donna le tems au chevalier de Goyon de lui envoyer du secours : il fit en même-tems mettre toute sa brigade sous les armes, et prête à charger; envoya promptement une aide-de-camp, avertir du Guay-Trouin de ce qui se passoit. Ce général fit à l'instant partir deux cents grenadiers, par un chemin creux, avec ordre de prendre les ennemis en flanc, si-tôt qu'ils verroient l'action engagée, et mit toutes ses troupes en mouvement. Il courut ensuite vers le lieu du combat, avec une troupe d'élite; vit que MM. de Liesta, de Droualin et d'Auberville soutenoient, avec intrépidité et sans s'ébranler, tous les efforts

des ennemis. A son arrivée, ceux-ci prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille plusieurs soldats tués, et une quantité considérable de blessés. On interrogea les derniers; et du Guay-Trouin, ayant appris d'eux les détails qu'on vient de voir, ne jugea pas à propos de s'engager dans le bois et dans les défilés : il fit faire halte aux grenadiers et aux autres troupes qui étoient en marche. Dans cette action, il y eut trente soldats françois tués ou blessés; l'aide-de-camp du chevalier de Goyon fut blessé.

Du Guay-Trouin, ayant tout disposé pour battre la ville en brêche; envoya un tambour porter la lettre suivante au gouverneur :

« Le roi, mon maître, voulant, Monsieur, tirer raison de la cruauté exercée envers les officiers et les troupes que vous fîtes prisonniers l'année derniere ; et sa majesté étant bien informée qu'après avoir fait massacrer les chirurgiens, à qui vous aviez permis de descendre de ses vaisseaux, pour panser les blessés, vous avez encore laissé périr de misere une partie de ce qui restoit de ses troupes, les retenant toutes en captivité, contre la teneur du cartel d'échange arrêté entre les couronnes de France et de Portugal. Elle m'a ordonné d'employer ses vaisseaux et ses troupes à vous forcer de vous mettre à sa discrétion, et de me rendre tous

les prisonniers françois ; et de faire paier aux habitans de cette colonie des contributions suffisantes pour les punir de leurs cruautés, et dédommager amplement sa majesté de la dépense qu'elle a faite pour un armement aussi considérable. Je n'ai point voulu vous sommer de vous rendre, que je ne me sois vu en état de vous y contraindre, et de réduire votre pays et votre ville en cendres, si vous ne vous rendez à la discrétion du roi mon maître. J'apprends aussi, Monsieur, que l'on a fait assassiner M. du Clerc. Je n'ai point voulu user de représailles sur les Portugais qui sont tombés en mon pouvoir, l'intention de sa majesté n'étant point de faire la

guerre d'une maniere indigne d'un roi très-chrétien, et je veux croire que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part à ce honteux massacre; mais sa majesté veut que vous m'en nommiez les auteurs, pour en faire une justice exemplaire. Si vous différez d'obéir à sa volonté, tous vos canons, toutes vos barricades, enfin toutes vos troupes ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres, et de porter le fer et le feu dans toute l'étendue de ce pays. J'attends, Monsieur, votre réponse : faites-la prompte et décisive ; autrement vous connoîtrez que, si jusqu'à présent, je vous ai épargné, ce n'a été que pour m'épargner à moi-même l'horreur d'envelopper les innocens

avec les coupables. Je suis, Monsieur, très-parfaitement, etc. »

Le gouverneur renvoya le tambour avec cette réponse :

« J'ai vu, Monsieur, les motifs qui vous ont obligé de venir de France dans ce pays. Pour ce qui regarde le traitement des prisonniers françois, il a été suivant l'usage de la guerre ; il ne leur a manqué ni pain de munition, ni aucun des autres secours, quoiqu'ils ne le méritassent pas, par la maniere dont ils ont attaqué le pays du roi mon maître, sans avoir de commission du roi très-chrétien : cependant, je leur ai accordé la vie au nombre de 600 hommes, comme ces mêmes prisonniers le pourront certifier. Je les

les ai garantis de la fureur des noirs, qui vouloient les passer tous au fil de l'épée ; enfin, je n'ai manqué en rien de ce qui les regarde, les ayant traités suivant les intentions du roi mon maître. A l'égard de la mort de M. du Clerc, je l'ai mis, à sa sollicitation, dans la meilleure maison de ce pays, où il a été tué. Qui l'a tué ? C'est ce qu'on n'a pu vérifier, quelques diligences qu'on ait faites, tant de mon côté, que de celui de la justice : je vous assure que si l'assassin se trouve, il sera châtié, comme il le mérite. En tout ceci, il ne s'est rien passé qui ne soit tel que je vous l'expose. Pour ce qui est de vous remettre la place ; quelques mena-

ces que vous me fassiez, le roi mon maître, me l'ayant confiée, je n'ai point d'autre réponse à vous faire, sinon que je suis prêt à la défendre jusqu'à la derniere goutte de mon sang : j'espere que le Dieu des armées ne m'abandonnera pas dans une cause aussi juste que celle de la défense de cette place, dont vous voulez vous emparer, sur des prétextes frivoles et hors de raison. Dieu conserve votre seigneurie. Je suis, Monsieur, etc. *Signé*, DOM FRANCISCO DE CASTRO-MORAIS. »

Du Guay-Trouin, ayant lu cette réponse, résolut d'attaquer la place avec la plus grande vivacité. Il parcourut toute la côte, pour examiner les endroits par où l'on pour-

roit la forcer. Le 20, il fit avancer deux de ses vaisseaux près des bénédictins ; leur ordonna, ainsi qu'aux batteries, de faire un feu continuel, et de se disposer à livrer l'assaut le lendemain à la pointe du jour. Pour cet effet, sitôt que la nuit fut arrivée, il fit embarquer dans des chaloupes les troupes destinées à l'attaque des retranchemens des bénédictins, avec ordre d'aller se loger sur cinq vaisseaux portugais qui étoient dans cet endroit. Lorsque ces chaloupes étoient en route, il s'éleva tout-à-coup un orage terrible : les ennemis les apperçurent à la faveur des éclairs, et firent un très-grand feu de mousqueterie sur elles. Du Guay-Trouin donna aussi-tôt ordre

aux batteries et aux vaisseaux de redoubler leur feu. Le bruit du canon, joint aux éclats du tonnerre, jeta la consternation dans la ville : on crut que les François alloient livrer assaut au milieu de la nuit. Le 21, à la pointe du jour, du Guay-Trouin se mit à la tête d'un détachement, pour faire une attaque du côté de la Conception, envoya ordre au chevalier de Goyon d'attaquer par un autre endroit, et fit dire en même-tems aux troupes qui étoient dans les cinq vaisseaux Portugais, de donner l'assaut aux retranchemens des bénédictins. Dans l'instant où toutes ces attaques alloient commencer, M. de la Salle, aide-de-camp de M. du Clerc, et qui étoit resté

prisonnier dans Rio-Janeiro, parut; dit à du Guay-Trouin que les milices et les habitans, effrayés par le feu terrible des François, et craignant qu'ils ne donnassent un assaut général, avoient abandonné la ville; que les troupes réglées avoient été frappées de la même terreur, et qu'elles s'étoient aussi enfuies; mais qu'elles avoient mis le feu aux plus riches magasins, et laissé des mines sous les forts des bénédictins et des Jésuites, dans l'intention d'y faire périr au moins une partie des François; qu'il avoit profité de la confusion où les habitans et les troupes s'étoient trouvés, pour s'enfuir; enfin, qu'il s'étoit hâté de venir avertir le général françois de

ce qui se passoit, afin qu'il sût quel parti il avoit à prendre.

Sur ces avis, du Guay-Trouin pressa sa marche; s'empara, mais avec précaution, des retranchemens de la conception et des bénédictins; se mit ensuite à la tête des grenadiers, entra dans la place; s'empara de tous les forts et des autres postes qui méritoient quelque attention; fit en même-tems éventer les mines.

En entrant dans la ville, il rencontra les prisonniers qui étoient restés de la défaite de M. du Clerc, et qui avoient profité de la confusion où s'étoient trouvés les habitans et les troupes, pour briser les portes de leurs prisons. Il les fit tous conduire dans le fort des bénédic-

tins ; conféra avec les principaux officiers, sur les mesures qu'on devoit prendre pour arrêter le pillage. On posa des sentinelles ; on établit des corps-de-garde dans tous les endroits nécessaires, et l'on défendit aux soldats et aux matelots, sous peine de la vie, d'entrer dans la ville. L'avidité l'emporta sur la crainte du châtiment : ceux qui composoient les corps-de-garde et les patrouilles, se mêlerent avec les matelots et les soldats pendant la nuit. La plupart des magasins et des maisons furent enfoncés, les vins furent répandus, les vivres, les meubles furent jetés dans les rues. Du Guay-Trouin fit punir de mort plusieurs soldats et matelots ; mais rien ne pouvoit arrêter le pil-

lage : il prit le sage parti d'occuper ses troupes à transporter dans des magasins tous les effets que l'on put ramasser. Le 23, il se rendit maître de tous les forts, et fit enclouer tous les canons des batteries qui n'étoient pas fermées.

Pendant qu'il étoit occupé à ces opérations, plusieurs noirs transfuges lui apprirent que le gouverneur de la ville, et Dom Gaspard d'Acosta, commandant de la flotte, avoient rassemblé leurs troupes ; qu'ils étoient retranchés à une lieue de la ville, et attendoient un puissant secours des mines que devoit leur amener Dom Antoine d'Albuquerque, général assez renommé parmi les Portugais. Sur cet avis, il prit toutes

les précautions qu'il crut nécessaires, pour se défendre en cas d'attaque. Tout étant en ordre, il sentit que son devoir demandoit qu'il veillât aux intérêts du roi et à ceux des armateurs. Les Portugais avoient emporté tout leur or dans les bois, brûlé ou coulé à fond leurs meilleurs vaisseaux, et mis le feu aux plus riches magasins; presque tout ce qui restoit d'effets étoit en proie à l'avidité des soldats et des matelots, qu'on ne pouvoit arrêter. Ce grand homme se trouva dans un embarras terrible: il lui étoit impossible de rester long-tems dans la place, parce qu'il y avoit trouvé peu de vivres, et ne pouvoit pénétrer dans les terres, pour en avoir. Il voyoit

que les dépenses considérables qu'on avoit faites pour l'armement, seroient perdues ; que ses peines et ses travaux seroient sans fruit, mais il trouva des ressources dans son génie et dans sa fermeté : il fit dire au gouverneur, que s'il tardoit à racheter la ville par une contribution, il alloit la réduire en cendres, et en sapper jusqu'aux fondemens ; et, afin de lui faire une impression plus vive, il envoya deux compagnies de grenadiers, brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue à la ronde. Un corps assez considérable de troupes portugaises alla les attaquer, et les auroit taillés en pieces, si du Guay-Trouin n'avoit eu la précaution de les faire suivre par trois autres

compagnies. Le corps de portugais fut enfoncé : on en tua beaucoup, et le reste prit la fuite : l'officier qui le commandoit resta sur la place.

Après cet échec, le gouverneur de Rio-Janéiro envoya deux officiers de marque au général françois, pour traiter du rachat de la ville. Ils lui dirent que, le peuple s'étant enfui avec ses richesses dans les bois et sur les montagnes, il étoit impossible au gouverneur de trouver plus de six cents mille cruzades (1) ; encore demandoit-il beaucoup de tems pour fournir cette somme. Du Guay-Trouin rejeta la proposition avec mépris ;

(1) Monnoie de Portugal qui vaut deux livres de France.

fit voir aux députés qu'il ruinoit absolument les lieux que le feu ne pourroit mettre en cendres.

D'autres Negres déserteurs lui apprirent, peu de tems après, que Dom Antoine d'Albuquerque avoit dépêché un exprès au gouverneur, pour l'avertir qu'il lui amenoit un secours considérable, et qu'il ne tarderoit pas à le joindre. Du Guay-Trouin forma sur-le-champ le projet de faire un coup de main avant cette jonction. Il ordonna à toutes ses troupes de se tenir prêtes à partir sans tambour, lorsque la nuit seroit un peu avancée. On lui obéit avec tant de zèle et de promptitude, que, malgré l'obscurité et la difficulté des chemins, il se trouva à la pointe du jour en présence

présence des ennemis. Son avant-garde, commandée par le chevalier de Goyon, ne fit halte qu'à une demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupoient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille : elles avoient reçu un renfort de 1200 hommes, qui étoient arrivés, depuis peu, de l'île-Grande. Du Guay-Trouin fit ranger ses bataillons en front de banniere, prêts à livrer combat. Il eut en même-tems soin de faire occuper les hauteurs et les défilés ; détacha plusieurs petits corps ; leur fit faire un assez grand tour, pour qu'ils prissent les ennemis en flanc, aussi-tôt qu'ils sauroient qu'on seroit aux prises.

Le gouverneur, étonné de l'ac-

tivité des François, envoya à leur général un jésuite, avec deux de ses principaux officiers, pour lui représenter qu'il avoit offert tout l'or dont il pouvoit disposer, et ajouter que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit d'y joindre dix mille cruzades, qu'il tireroit de sa bourse; cinq cents caisses de sucre, et tous les bestiaux dont les François pourroient avoir besoin pour leur subsistance; que si ces offres ne lui convenoient pas, il prendroit le parti qu'il voudroit.

Du Guay-Trouin assembla le conseil: on y décida que si l'on passoit sur le ventre des Portugais, l'on ne pourroit plus les faire contribuer, et qu'il falloit accepter les offres du gouverneur. En con-

séquence, on lui demanda pour ôtages douze des principaux officiers ; une soumission de payer les six cents mille cruzades dans quinze jours, et de fournir aux François tous les bestiaux dont ils auroient besoin. On convint en outre, qu'il seroit permis à tous les marchands portugais d'aller à bord des vaisseaux françois et dans la ville, acheter tous les effets et toutes les marchandises qui leur conviendroient.

Le lendemain, 11 octobre, Dom Antoine d'Albuquerque arriva au camp des Portugais, avec trois mille hommes de troupes réglées, moitié cavalerie, moitié infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avoit fait mettre

l'infanterie en croupe ; s'étoit en outre fait suivre par 600 noirs bien armés, et qui arriverent le lendemain. Ce secours venoit un peu tard, à la vérité ; mais il étoit trop considérable, pour ne pas causer de l'inquiétude à du Guay-Trouin ; d'ailleurs, les noirs transfuges lui assuroient que, malgré la capitulation et les ôtages livrés, les Portugais avoient résolu de l'attaquer pendant la nuit. Il eut soin de se tenir sur ses gardes, et fit porter dans ses vaisseaux toutes les caisses de sucre et les autres marchandises qu'on put rassembler. Comme la plupart de ces marchandises n'étoient de vente que dans les contrées méridionales, il les fit mettre dans trois

vaisseaux, en confia le commandement à M. de la Ruffiniere, et les envoya dans la mer du sud. Il vendit ensuite aux Portugais les vaisseaux qu'il avoit pris sur eux, les marchandises gâtées, et en tira le meilleur parti qu'il put.

Les ennemis, ayant achevé le dernier paiement le 4 novembre, il évacua la ville, garda seulement quelques forts, pour assurer son départ. Il fit mettre le feu à un vaisseau de guerre portugais, qui étoit échoué, et qu'on n'avoit pu relever, et à un navire marchand qu'il n'avoit pu trouver à vendre. Dès le premier jour qu'il étoit entré dans la ville, il avoit eu soin de faire rassembler les vases sacrés, l'argenterie et les ornemens des

églises ; de les faire mettre dans de grands coffres, de punir, même de mort, ceux qui les avoient profanés, et qui s'en trouvoient saisis. Lorsqu'il fut sur le point de partir, il confia ce dépôt aux jésuites, et les chargea de le remettre à l'évêque du lieu. Il dit dans ses mémoires, que ces religieux avoient mérité son estime.

Ce héros a rempli son projet : il se hâte de faire les préparatifs de son départ ; distribue sur les vaisseaux de son escadre les dépouilles des Portugais, dont il va enrichir la France. Persuadé que les éloges sont agréables à ceux qui les ont véritablement mérités, il en donne aux officiers, aux soldats, aux matelots en général ; en

nomme quatre, qui sont MM. de Goyon, de Courserac, de la Beauve et de Saint-Germain ; assure que c'est à leur courage, à leur activité et à leur prudence, qu'il doit le succès de son entreprise. S'ôter à soi-même la gloire d'une victoire, d'une conquête, pour l'attribuer à d'autres, c'est triompher encore une fois.

Son escadre mit à la voile le 13 de décembre 1711, et arriva le 29 de janvier 1712 à la hauteur des Açores, où une tempête terrible sépara tous les vaisseaux qui la composoient. Le *Lys*, que du Guay-Trouin montoit, fut démâté ; ses voiles furent brisées et emportées : il se trouva dans une si grande détresse, qu'il eut recours

aux signaux ; tira plusieurs coups de canon, mit des feux à ses haut-bans ; mais tous les autres vaisseaux étoient aussi maltraités que le sien : ils ne purent le joindre. Le chevalier du Bois de la Motte, qui montoit la frégate l'*Argonaute*, montra dans cette occasion son courage et son amitié pour du Guay-Trouin ; il s'exposa à périr, et se tint toujours à portée de lui donner du secours. Cette tempête dura deux jours avec la même violence. Lorsqu'elle fut appaisée, du Guay-Trouin rejoignit le *Brillant*, l'*Argonaute*, la *Bellone*, l'*Amazone* et l'*Astrée*, et ils entrerent dans la rade de Brest, le 6 Février : l'*Achille* et le *Glorieux* y arriverent deux jours après : le *Mars*, après avoir beaucoup

souffert, se rendit au Port-Louis; l'*Aigle* relâcha à l'île de Cayenne, avec une prise qu'il escortoit. Il périt à l'ancre, et son équipage s'embarqua sur la prise pour repasser en France. On n'a jamais eu de nouvelles du *Magnanime* et du *Fidele*; la tempête les fit sans doute périr. Il y avoit près de 1200 hommes d'équipage, avec un assez grand nombre d'officiers et de gardes-marine. Le *Magnanime* portoit plus de 600000 livres en or et argent, et étoit rempli de marchandises. Ce qui affligea le plus du Guay-Trouin, fut la perte des matelots, des soldats, des gardes-marine et des officiers, entr'autres celle du chevalier de Courserac. Du Guay-Trouin fait, dans ses mémoires,

le plus grand éloge de la valeur, de la prudence du chevalier de Courserac, et assure que la France perdit en lui un grand homme. Ces marques d'estime de la part d'un héros sont bien glorieuses pour la mémoire du chevalier de Courserac.

Le retour du chargement des deux vaisseaux envoyés à la mer du sud, joint à l'or et aux autres effets apportés de Rio-Janéiro, payerent la dépense de l'armement, et procurerent aux intéressés 92 pour cent. On perdit à la mer du sud plus de cent mille piastres, par la mauvaise-foi de ceux auxquels on avoit confié des marchandises. Cette perte, jointe à celle des vaisseaux le *Magnanime*, le *Fidele* et l'*Aigle*,

fut si considérable, qu'on auroit eu encore cent pour cent de plus. Les richesses que du Guay-Trouin apporta en France, furent peu considérables, en comparaison de la perte qu'il causa aux Portugais. Six cents dix mille cruzades de contribution; une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou portées sur l'escadre françoise; soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre pris ou brûlés, causerent à la colonie de Rio-Janéiro un dommage de plus de vingt-cinq millions.

Du Guay-Trouin se rendit à S. Malo, pour se reposer pendant quelque tems, au milieu de sa famille, des fatigues qu'il avoit

essuyées dans cette expédition. Son nom remplissoit toute la France; il étoit dans toutes les bouches. Le long des routes, le peuple s'attroupoit autour de lui pour le contempler; chacun vouloit dire : Je l'ai vu. Un jour qu'une grande foule étoit autour de lui, une dame de marque passa : elle demanda ce qu'on regardoit : on lui dit que c'étoit du Guay-Trouin. Aussi-tôt elle perça la foule, pour le mieux voir. Du Guay-Trouin lui paroissant étonné, elle lui dit : *Monsieur, je voulois voir un héros en vie.* On ne peut recevoir un éloge plus flatteur et en même-tems mieux mérité.

Il se rendit à Versailles, vers le mois d'avril 1712, pour faire sa cour

cour au roi, qui le reçut avec le plus grand accueil. Sa majesté vouloit le nommer chef d'escadre par une promotion particuliere; mais on lui représenta qu'il falloit différer jusqu'à une promotion générale, pour ne pas faire de passe-droit à plusieurs anciens capitaines de vaisseau. Elle lui accorda une pension de 2000 livres sur l'ordre de S. Louis; lui donna la Cornette, au mois d'août 1715, et lui en annonça elle-même la nouvelle, un jour qu'elle le trouva dans la foule des courtisans, lorsqu'elle alloit à la messe. Peu de tems après, Louis XIV mourut. Du Guay-Trouin, qui avoit reçu plusieurs fois de ce monarque des preuves de bonté, fut pénétré de

douleur; il quitta la cour, et se retira dans son pays.

M. le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna le département de Brest et de toutes les côtes de Bretagne; le chargea de veiller à la conservation des vaisseaux; d'en perfectionner la construction; d'entretenir la discipline dans les ports où il commandoit. Son altesse royale le mit à la tête d'un conseil des Indes, qu'elle forma; mais sa santé ne lui permettant pas d'y assister, le cardinal du Bois, alors ministre, le pria, au nom du régent, d'aider ce conseil de ses avis; de faire un mémoire à ce sujet, et de le lui envoyer. Du Guay-Trouin, pour remplir les intentions du prince, alloit le plus

souvent qu'il pouvoit chez ce ministre ; lui communiquoit ses observations , et le ministre les mettoit presque toujours en usage. Après la mort du cardinal du Bois, le régent ordonna à du Guay-Trouin de se rendre une fois par semaine auprès de lui, pour lui dire librement ce qu'il penseroit sur la marine et le commerce. Du Guay-Trouin, flatté de la confiance que ce grand prince lui marquoit, fit tout son possible pour la mériter de plus en plus : il ne cessoit de lui représenter qu'il étoit d'une utilité extrême pour la France, d'entretenir une marine capable d'inspirer de la terreur à ses voisins. Le régent goûtoit ses avis et se proposoit de les suivre, mais la

mort enleva ce grand prince à la France, et priva du Guay-Trouin d'un puissant protecteur.

On ne l'oublia cependant pas à la cour; Louis XV le fit commandeur de l'ordre de S. Louis, le 1 mars, et lieutenant-général le 27 du même mois. En 1731, on lui donna le commandement d'une escadre que l'on se proposoit d'envoyer dans la Méditerranée, pour y faire respecter la nation françoise. Elle étoit composée de l'*Espérance* de 72 canons, du *Léopard* de 60, du *Toulouse* de 60, de l'*Alcion* de 54. Du Guay-Trouin monta l'*Espérance* : il partit le 3 juin, arriva en peu de tems à Alger; força le dey de délivrer plusieurs esclaves italiens, pris sur

les côtes de France. De là, il se rendit à Tunis, fit dire au dey que la cour n'étoit pas contente de ses corsaires, et en obtint satisfaction; passa ensuite à Tripoli de Barbarie, affermit la bonne intelligence qui étoit entre la France et cette nation : il en reçut même de grands honneurs. Il détacha le *Léopard* et l'*Alcion*, pour aller visiter Alexandrie, S. Jean d'Acre, et Seide; alla, avec l'*Espérance* et le *Toulouse* à Alexandrette et à Tripoli de Syrie; l'escadre se rejoignit à l'île de Chypre; et, après avoir mouillé dans différentes îles de l'archipel, elle se rendit à Smirne, où du Guay régla, d'une maniere avantageuse, toutes les affaires qui concernoient la France.

S'il ne donna pas dans cette expédition des preuves de sa valeur, il en montra de ses talens pour les négociations.

La guerre s'étant déclarée avec l'empereur en 1733, et les armemens formidables que faisoient les anglois devenant suspects, la cour fit armer à Brest une escadre de 16 vaisseaux de ligne et de 4 frégates, et en donna le commandement à du Guay-Trouin. L'espoir de se signaler et d'acquérir de nouveaux lauriers, arrêta les maux qui attaquoient sa santé depuis plusieurs années. Il montra autant d'activité que s'il eût été à la fleur de son âge; il alloit continuellement visiter les vaisseaux; faisoit faire tous les jours de nouveaux

exercices à ses troupes, leur apprenoit la manœuvre dans un combat naval, dans les abordages, et principalement dans les descentes, qui, de toutes les opérations maritimes, lui paroissoient demander le plus d'ordre et de précaution.

Tous ces préparatifs furent inutiles, la paix se fit, et l'on envoya à Brest ordre de désarmer les vaisseaux. La tranquillité dans laquelle du Guay-Trouin se trouva, donna la liberté à ses maux de revenir le tourmenter. Il se fit transporter à Paris; mais les médecins décidérent que tout leur art lui seroit inutile. Sentant lui-même sa fin approcher, il écrivit à M. le cardinal de Fleury, pour recommander sa famille au roi. S. E. lui fit cette réponse :

« Si j'ai différé, Monsieur, de répondre à votre lettre du 17 septembre, ce n'a été que pour la pouvoir lire au roi, qui en a été attendri, et je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes. Vous pouvez être assuré que sa majesté sera disposée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner des marques de sa bonté à votre famille; et je n'aurai pas de peine à faire valoir auprès d'elle votre zele et vos services. Dans le triste état où vous êtes, je n'ose vous écrire une plus longue lettre, et je vous prie d'être persuadé que je connois toute l'étendue de la perte que nous ferons, et que personne au monde n'a pour vous des senti-

mens plus remplis d'estime et de considération, que ceux avec lesquels je fais profession, monsieur, de vous honorer. *Signé*, le C. DE FLEURY. „

Après avoir reçu ce dernier témoignage des bontés du roi, et de l'estime de M. le cardinal de Fleury, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, qu'il voyoit approcher sans effroi. Enfin, il mourut le 27 septembre 1736. Ne s'étant pas marié, il ne laissa point de postérité.

Du Guay-Trouin avoit la physionomie noble et agréable; la taille avantageuse et bien proportionnée; beaucoup de goût et d'adresse en même tems pour tous les exercices du corps. Quoiqu'il

eût le caractere très-doux, il étoit fort délicat sur le point d'honneur. Les dignités ne l'énorgueillirent point : il vécut toujours avec ses anciens amis comme s'il n'eût eu que le même mérite et la même fortune qu'eux. S'il rencontroit de ces hommes qui tirent vanité de leur naissance, et croient qu'elle les rend supérieurs aux autres, il leur faisoit sentir, avec vivacité, que le mérite personnel est préférable à tout ; et la crainte qu'il inspiroit tenoit lieu de preuve à ceux qui n'écoutoient pas la raison. Il étoit respecté dans le corps de la marine. Il faisoit observer la discipline militaire avec sévérité : les bons officiers et les bons soldats l'aimoient et l'esti-

moient. Il ne faisoit aucune attention aux sentimens que ceux qu'il méprisoit, avoient à son égard : il étoit naturellement sombre et mélancolique, ne se mêloit presque jamais dans les conversations vulgaires. Né pour de grands objets, il ne s'occupoit que de ceux qui sont au-dessus des hommes ordinaires. Souvent, après lui avoir parlé long-tems, on s'appercevoit qu'il n'avoit ni entendu ni écouté. Il avoit cependant l'esprit juste, et personne ne voyoit mieux que lui ce qui pouvoit faire réussir, ou manquer une entreprise : toutes les circonstances se trouvoient à la fois sous ses yeux. Lorsqu'il formoit un projet, il comptoit sa valeur pour rien ; lorsqu'il l'exé-

cutoit, elle faisoit tout, étoit l'aiguillon des officiers et des soldats.

On assure que du Guay-Trouin avoit des opinions singulieres sur la prédestination, et qu'il les suivoit souvent. Comme presque tous les héros, il étoit généreux et désintéressé. Après avoir pris une multitude de vaisseaux, enlevé les richesses de la plus opulente ville du Brésil, il ne laissa que des biens médiocres. Il n'aimoit ni le vin ni la table; mais il avoit un penchant invincible pour les femmes : c'est le vice des grands hommes, et le moins funeste à l'humanité.

FIN.





